Concours ArcInfo « Des vacances de rêve »

https://www.arcinfo.ch/articles/regions/concours-des-vacances-de-reve-850397

9 août 2019

Les textes reçus pour ce concours restent la propriété de leurs auteurs respectifs et ne peuvent être reproduits sans leur consentement.

Les textes sont listés ci-dessous selon leur ordre de réception antéchronologique.

Les trois textes gagnants sélectionnés par le jury sont indiqués en jaune.

30 Jennifer Jeanneret 2034 Peseux

"5 mai, 14h03. Des secousses se font ressentir. On aperçoit quelques visages se crisper légèrement tout en jetant un œil par le hublot, d'autres, munis d'un coussin, étaient déjà dans les bras de Morphée. La vitesse et le bruit des réacteurs annoncent un décollage imminent. Aurore, assise côté hublot, était de celle qui n'était pas tranquille, son pouls s'accéléra et de légers tremblements la paralysa. Elle avait pris l'avion quelques fois dans sa vie, mais n'a jamais eu une confiance totale en ces appareils volants. Chantal, sa compagne, et Patrick, son papa, assis à côté d'elle, n'étaient pas non plus rassurés. Tous les trois, agrippés à leurs accoudoirs savaient que ce voyage allait les marquer à jamais. L'avion fit une dernière secousse puis un trou d'air se fit ressentir. Par la vitre, les maisons, les arbres, les voitures,.. tout devenaient minuscules.

5 mai, 14h55 heure local. Après presque dix heures de vol, et neuf heures de décalages, l'engin entama sa descente. Aurore, Chantal et Patrick, tous les trois collés au hublot n'en revenaient pas : ils allaient enfin toucher le sol Canadien ! Ce voyage était préparé depuis plusieurs mois et avait un but précis : rejoindre Marie loin d'eux depuis un an se trouvant à Maple Ridge, petite ville proche de Vancouver, et à laquelle ils avaient fait croire qu'ils arriveraient fin mai. Arrivés dans l'aéroport, Aurore alluma son portable. Un message apparu sur l'écran :

''Hello, J-15 ! Je me réjouis tellement que vous soyez là''. Les jambes d'Aurore commencèrent à trembler et elle fit part à son papa et à sa compagne du texto fraichement reçu. Sourire aux lèvres, ils commencèrent à chercher l'agence de location de voiture. Arrivés au guichet, Aurore fut dans l'obligation de sortir son anglais basique et bancal pour expliquer tant bien que mal à l'employé que leur vol avait été retardé. Celui-ci, étant habitué, compris immédiatement le problème et mit à disposition une voiture pour la petite famille. 16h15. Patrick, conducteur de la voiture, fut vite habitué à rouler sur ces routes canadiennes. Il faut dire qu'il avait déjà des milliers de kilomètres à son compteur, et avait roulé dans des dizaines de pays différents.

Le paysage qui défilait sous leurs yeux était époustouflant. Tout d'abords, d'énormes gratte-ciels leurs donnèrent le vertige et des «Yellow Taxis» qui leurs rappelèrent des dizaines de films. Puis, s'éloignant de la ville, de grands ponts s'étendaient majestueusement, des arbres s'élevant à des dizaines de mètres du sol, dont leurs sommets touchaient le ciel, des habitations dignes d'une série télévisée américaine : grandes baies vitrées, jardin avec arroseur automatique et pick up devant le garage. La vie de ces familles avait l'air, de l'extérieur, parfaite. Exactement comme Marie leur avait décrit la famille chez qui elle habitait. Elle s'occupait d'un petit bonhomme d'une année, premier enfant d'un couple remplit de tendresse. 17h15. Une heure s'est écoulée depuis le départ de l'aéroport. Dans la voiture, les trois essaient d'imaginer le moment qui va suivre : la surprise va t'elle se dérouler comme prévue ? Se doute-t-elle de quelque chose ? Va t'elle fondre en larmes ? Il ne reste qu'une vingtaine de kilomètres avant de parvenir à destination. Leurs visages fatigués, mais dont l'excitation du moment les tenait sous tension, ils firent leurs entrées dans la petite ville de Maple Ridge. 17h41. GPS : " Vous êtes arrivés à destination''

Le cœur tapant, ils décidèrent de laisser la voiture et de continuer à pied. Aurore, première arrivée en haut du chemin, observa les alentours et remarqua que la famille, dont sa sœur, se trouvait sur la terrasse supérieure. Elle comprit de suite comment y accéder. Ils avancèrent gentiment, montant les escaliers avec prudence pour ne pas faire grincer les marches. 17h47. Aurore s'avança la première et fit son apparition, suivit de Chantal et de Patrick, ''SURPRISE !''. Marie sous le choc lâcha tout ce qu'elle avait dans ses mains, se leva, et courra se jeter au cou de sa sœur. Tout en essayant de gérer son émotion elle prit ensuite son père, puis Chantal dans ses bras. Elle n'en revenait pas. Ils étaient là ! Bien présents et réels ! Les larmes coulèrent sur les visages de chacun. 23h45. Après avoir

partagé un repas tous ensemble, Marie se leva et expliqua qu'elle aussi avait préparé une surprise. Elle prit Chantal par la main puis Aurore, et leur annonça : ''Les filles, vous allez vous marier au Canada''"

29 Mélanie Desaules 2046 Fontaines

"Des vacances de rêve

Il y aurait la piscine. Un bleu transparent. Le ciel, haut, très haut.

Le soleil glissé dans chaque détail que l'œil voit, que la peau perçoit et que l'âme ressent.

Dans un silence empli de bruits d'été, je me sens bien. Apaisée.

Loin de moi, les tourments d'une chambre d'hôpital, l'angoisse du lendemain, les sollicitudes si pataudes des blouses blanches et les douleurs collées au corps.

Les vacances de rêve seraient une réalité. Un désir humble et un besoin vital pour tenir encore, encore.

Le matin, petit-déjeuner au bord de cette piscine à l'eau transparente. Des enfants virevoltant autour d'une table généreuse gorgée de produits frais, force vitale. Nous partirions tous à la plage ; seaux, pelles et râteaux, casquettes, linges, ballon et raquettes.

Les yeux plongés dans l'horizon sans fin à imaginer la terre par-delà les vagues. Douce chaleur nous enveloppant, vagues coquines et joyeuses comme mes enfants.

Rentrés dans la « Maison à la piscine », douches en nombre, cris et impatience de tous pour le repas. Clameurs et rires, assiettes léchées et glaces permises avant une sieste plombée qui laisse place aux chants des cigales et roucoulements des tourterelles.

Tandis qu'une blouse blanche retire le plateau-repas si gris et presque intouché, je reviens un moment dans ce corps, mon corps si différent de ce que j'étais sur cette plage. Le bras lié à des poches opaques me maintient dans une réalité que je n'aime pas. Que je ne veux pas.

Les enfants se réveillent les uns après les autres et rejoignent le lit de leurs parents, sautent, chatouillent et crient. Réveil dans la Vie, réveil à la Vie.

« Le premier dans la piscine ce sera moi ! »

« Non, moi ! »

« C'est moi qui cours le plus vite ! »

Longue fin d'après-midi de baignade et de plongeons sous les regards amusés des deux chiens et les vols bienveillants des tourterelles et des hirondelles rustiques. Le tout abrité par les pins maritimes, grands frères protecteurs.

Marcher jusqu'à la porte de la chambre, accompagnée de cette potence que je déteste et qui me le rend si bien à chaque passage de porte, reste une gageure mais je veux sortir de cette chambre entonnoir dans laquelle les minutes s'égrènent à grande peine.

Et tous retournent à la douche dans une valse de linges, de disputes, d'odeurs de savon, de cheveux mouillés et de traces humides sur le sol.

Tandis que les plus grands s'affairent à la préparation d'un repas convivial, les plus petits jouent à la fois dehors et dedans et l'on entend les murmures des histoires, les éclats des batailles et les rires…

Une bougie à la citronnelle au milieu de la table, des plats, une bouteille de vin, une carafe d'eau, des verres, des assiettes armées de services et ornées de serviettes colorées + Mes Trésors = la soirée des vacances de rêves.

J'étends ma main au maximum pour atteindre cette fichue télécommande qui semble reculer tandis que ma main se rapproche d'elle. Fin de journée, presque 19h30. Changement de personnel. Période creuse. Solitude. Des vagues de tristesse remontent le long de ma colonne et mon estomac crie.

Vite, vite, la boîte à images et paroles qui anesthésie mes malaises et l'angoisse naissante.

Une chanson que tous reprennent en cœur et hop, la vaisselle est nettoyée, séchée et rangée. Tandis que certains piornent pour « encore-une-glace », d'autres préparent déjà le premier jeu qui rassemblera toute la famille autour de la table sur laquelle sont restées patiemment la bouteille de vin et la bougie à la citronnelle.

Ce sera mille et une parties de Uno, Nain jaune, Rummikub … et autres jeux joyeux… parfois interrompues par le coucher d'un plus petit.

Toi et moi, nous éteindrons la bougie, finirons la bouteille et retrouverons dans l'obscurité notre chambre.

J'éteins la boîte à images, jette la télécommande sur ma table de chevet, essaie de trouver une position confortable et, pire encore, le sommeil. Des larmes coulent le long de mes joues.

Cet été me semble interminable.

Demain, une nouvelle journée commencera dans la douceur. Au rythme des enfants, des envies et de la Vie qui pulse si généreusement qu'on n'y fait plus attention. N'abîmons pas ce fil qui nous y relit ; même dans les moments d'intense solitude et d'impuissance féroce. N'abandonnons pas la force de l'Espoir.

Mes vacances de rêve ce seraient de vivre ma Vie avec soleil et envie. Le lieu importe peu tant que demeurent les liens à ceux que j'aime et au respect de la Nature qui m'entoure."

28 Thomas Berberat 2300 La Chaux-de-Fonds

"Les yeux fermés, sous l'averse brûlante de ma douche, je revois en boucle chaque étape de mon plan. Je n'ai rien laissé au hasard. Demain à la première note de mon réveil, je sauterai du lit et pourrai enfin partir. J'attends impatiemment ce moment depuis une semaine. Une fois glissé hors des draps, je me dirigerai vers la cuisine où la cafetière serait déjà remplie et n'attendrait que le top départ. Mon thermos à la main, direction la salle de bains. Je suis plutôt rapide pour me préparer, ce n'est l'affaire que de quelques minutes. Dans le coin du salon, sur une chaise proche de la porte d'entrée, j'ai préparé mes vêtements. Mon sac est aligné juste à côté. Tout est prêt. Je me couche et règle l'alarme pour 5h30 afin d'être à l'aéroport avec deux heures d'avance. Nous n'en sommes pas très loin, cinquante-cinq minutes d'après le GPS. Je ferme les yeux et pense à Ève et Théo qui doivent être en train de profiter de la fin de journée près de la piscine entourés de nos amis.

J'imagine notre petit en train de courir partout avec son ballon et Ève rester aux aguets, un verre de rosé aux lèvres. Je souris. Ces derniers jours ont été interminables, ce foutu travail de maintenance qui m'a obligé à les laisser me quitter. Je souffle un bon coup, il n'est pas tard mais je suis épuisé. Allez, me dis-je, demain est bientôt là.

J'ouvre les yeux et m'étire dans ce grand lit vide. Je saisis mon téléphone. La lumière de l'écran m' éblouit. Ça se passe si vite, et pourtant le temps s'est comme arrêté. Je sursaute et suis pris d'une violente crise d'angoisse. Je relis, 7h59. « Merde, merde, merde ! » Je file m'habiller, prends ma valise, attrape mes clés et m'élance dans les escaliers de l'immeuble jusqu'au parking. Je tourne la clé, le moteur gronde tandis que les pneus crissent sur le sol en béton. Mes pensées vont à mille à l'heure, dans tous les sens, je suis en nage. Ma respiration est courte et saccadée. J'agrippe fortement le volant, je regarde l'horloge. L'embarquement est dans 58 minutes. Je double, accélère, fais des appels de phares, klaxonne. Je suis déterminé.

J´arrive enfin, me parque et cours en me frayant un chemin à travers les vagues de voyageurs qui traînent derrière eux valises et enfants. Essoufflé, je m'écrase au guichet de la compagnie.

-Excusez-moi ! Je dois absolument prendre le vol LY410 de 9h05 pour Larnaca, Chypre !

L'hôtesse me regarda avec mépris, puis après un silence :

-Vous l'avez raté Monsieur. Il décolle dans cinq minutes et l'embarquement prend fin à l'instant.

J'agrippe le bord du bureau et supplie, insiste, prie, en sautant sur place. Trop tard...

Son regard reste impassible, il parcourt l'écran de son ordinateur, puis d'un ton calme et sec, elle finit par m'assommer :

-Je ne peux rien faire pour vous. En cette période tous les vols sont complets. Nous indiquons bien aux passagers de venir en avance afin d'éviter ce genre de situation.

Tout tourne autour de moi. J'ai l'impression d'avoir pris un coup de poing dans l'estomac. Je vais m'évanouir... la pression accumulée jusqu'à cet instant fait place à une migraine terrible. Je me retourne et marche péniblement jusqu'aux toilettes en me tenant le crâne. J'ai la sensation d'être ivre. J'entre et m'enferme dans une cabine. Je tombe à genoux. J'étouffe, je brûle. Mon cœur bat tellement fort que j'ai le sentiment que mon thorax va exploser. Ma peau me démange, me gratte. La lumière est éblouissante et même les paupières fermées je vois rouge. L'air de la climatisation n'est pas assez puissant et ma respiration continue d'accélérer. Je n'entends bientôt plus qu'un bruit sourd et continu. Je me laisse tomber sur le côté. Cette chaleur… Je n'ai plus aucune force. Je me sens chuter, comme si je tournais dans le vide. Puis, en un instant, tout se calme, se stabilise. Je reprends

le contrôle. La température m’est à nouveau supportable. Le souffle de l’air me caresse la peau, l’odeur est fraîche et apaisante. Je frissonne. J’entends progressivement à nouveau, des bruits d’eau, des conversations entremêlées.

J’ouvre péniblement les yeux, la luminosité m’agresse, je les plisse en grimaçant. Une silhouette se tient debout à côté de moi.

-Désolée, je ne voulais pas te réveiller.

-Ève ? Qu’est-ce que tu fais là ?

-Tout va bien mon amour, je t’ai juste ouvert le parasol, tu étais en plein soleil.

-J’ai réussi ? On est ensemble ? Murmurais -je en refermant les yeux.

-Nous sommes toujours ensemble dit-elle en posant sa paume sur mon front."

27 Florence Galland 2300 La Chaux-de-Fonds

"Des mouches à fleur de peau

Sous le soleil, les cocotiers, sous les cocotiers je sommeille… elle cherche l'ombre et la fraîcheur bienvenue. Un vent doux l'enveloppe de caresses, elle se laisse fondre dans un sol moelleux. Le repos, enfin. Ne rien faire. Rien. Penser à rien.

Soudain, 25 rue de la Grange au loup…mon père lui revient en tête. Une vague d'émotions la submerge. Pourquoi lui faut-il vivre une tempête de tristesse si profonde ?

Son père décline à vive allure et n'est plus que l'ombre de lui-même. « La mort blanche » lui a-t-on expliqué. Elle secoue la tête comme pour éloigner ces images d'horreur subtile. Non, elle ne va pas laisser troubler son repos. Alors, volontairement, elle se met à fredonner L'aigle noir.

Petit à petit lui reviennent des images de son père : lui, toujours droit comme un i, qui maintenant trébuche, s'accroche à son bras refusant de sortir tant les forces lui manquent et l'angoisse l'assaille.

STOP ! Elle ne veut pas ressasser sans fin sa douleur, ni s'enivrer d'amertume ou de regrets. Elle lève la tête, hume l'air, entend des insectes qui s'excitent. Bientôt l'orage ? Elle sort de son sac un carnet de voyage, arrache une page et écrit :

Cher papa,

Je me souviens de nos balades en famille. Nous allions dans la nature où, enfin, tu te sentais bien. « 'ttendez-moi ! » - si souvent je me laissais distancer, cueillant des fleurs ou me fatiguant à tenter de vous suivre. Alors tu m'attendais et me hissais sur tes épaules. Tu m'as tant portée, moi la petite dernière, jusqu'à mes six ans, peut-être même sept. Devenue trop grande et surtout trop lourde, j'ai fini par te faire mal à la nuque. J'entends encore tes « aïe » qui signalaient : Tiens-toi bien droite et tranquille…

Des mouches sur sa peau nue la distraient. Elle prend conscience des vacanciers alentours.

- Maman, je veux une glace. - Mets ton chapeau ! - T'éloigne pas trop !

Toutes ces familles qui semblent si heureuses l'exaspèrent. Pourquoi les vacances de son enfance se passaient-elles toujours en montagne ? Maintenant, elle ne peut vivre un été sans la présence de l'eau.

Elle se lève, nage un court instant, puis elle passe au bar et revient un verre de cocktail à la main. Ça, c'est des vacances !

Elle relit son début de lettre. Elle aimait tant cette position en hauteur, la vue dont elle jouissait sans effort, les soubresauts sous ses cuisses. Elle devait sans cesse prêter attention à se baisser pour passer sous les branchages, veiller à ne pas trop se pencher en arrière, tout pour faire durer le plaisir … sa présence donnait une force tranquille au père que ce poids apaisait de ses angoisses, l'ancrant dans le rythme serein du pas à pas.

Elle se remet de la crème solaire. La caresse de sa main sur sa peau lui offre un instant de répit. Oserait-elle demander à son séduisant voisin de hasard de lui enduire le dos ? Elle renonce, ouvre un magazine : une photo de yaks attire son attention. - Tiens, une femme en élève dans le hameau des vacances de son enfance.

À nouveau des souvenirs affluent : marches alpestres, fleurs admirées et nommées par ce père au savoir quasi-encyclopédique. Avec lui, elle a appris à affûter son regard, à débusquer le passage d'un

blaireau par ses traces, à reconnaître les différentes mésanges à leur taille. C'était si facile avec ce professeur capable de répondre à toutes ses curiosités. Ce n'est que bien des années après qu'elle en a pris conscience.

Elle sirote son cocktail devenu tiède. Au loin résonne Doris Day Que sera sera. Nouvelle salve d'images : perpétuant des gestes d'un autre temps, son père fauchait autour du chalet à la faux, mettant le foin dans un fleurier de toile écrue. Elle se rappelle alors de photos de lui, avec sur l'épaule le fleurier ou une poutre - courbé sous la masse trop lourde, regardant l'appareil avec un sourire à chaque fois radieux. Porter ce poids, porter sa fille… porter sa croix, tout ce qui ancre à la terre et sécurise.

Doucement des larmes mêlées de sueur se sont mises à couler sur la lettre abandonnée.

Elle se décide pour un dernier plongeon. C'est bientôt l'heure des visites, ce rendez-vous pétri de silence et d'amour filial blessé qu'elle ne raterait pour rien au monde. Cette année encore, ses vacances seront ici, à la piscine municipale, à deux pas de l'hôpital où lui décline telle une bougie dont la flamme tantôt s'éteindra.

Florence Galland, 23 juillet 2019"

25 Léa Jeanneret 1700 Fribourg

"Appolon's Dream

Le léger sifflement d'une brise salée sur une peau pâle
qui finira bronzée. De minuscules grains blancs formant
une plage. Ce désert sans fin jonché de coquillages.

L'écume blanche humidifiant le sable en portant avec
elle des algues verdâtres. De farouches vagues, grandes et
formidables qui continueront, sur les rochers de s'abattre

Le liquide froid caressant des chevilles nues. Ce bleu
hypnotisant à perte de vu et le soleil lui donnant des
reflets argentés. En arrière plan, quelques palmiers
éparpillés.

Sea, sex and sun, cette envie inavouable de passer des
belles vacances incroyables, A brûler sous un colossal soleil
de plomb. Oublier la routine pour se remettre d'aplomb.

Ce paysage dépourvu de végétation sera peut-être vos
prochaine vacation. A moins que vos choix ne se portent
sur un décor plus montagneux et envahi de boutons
d'or.

C'est un trou de verdure où chante une rivière où
personne n'a tué le jeune soldat fier.

Croissements de grenouilles et sifflements d'oiseaux dans un
univers feuillu et bruité par l'eau

Le soleil disparait derrière les grands monts parfois
encore recouverts de précieux or blanc. Et si Hélios ne
joue pas à cache-cache gaiement, la pluie se permet
d'envoyer ses démons.

Dans les vals sont blottis des petits villages occupés
d'habitants quelque peu bucoliques vivant dans des petites
fermes rustiques avec des bovins et des rongeurs en cage

Les fleuves, rivières et ruisseaux serpentent entre les belles montagnes verdoyantes, parfois bordés par des majestueux sapins. Sous ces ramures se camouflent des lapins.

Et pourquoi n'imagineriez-vous pas aussi des vacances. Océanie ou États-Unis. Laissez libre court a vos idée et rêver de ce que vous voulez autant que vous pouvez."

24 Claude-François ROBERT 2300 La Chaux-de-Fonds

"A la plage !

— Kim Kardashian ? proposa l'assistante.

— Non, c'est une chieuse. Il me faut 100 invités à St Barth. Je veux m'amuser, c'est mon anniversaire, rappelez Bruce Willis.

— Nous survolons le Jura, annonça le pilote du jet privé.

— Le quoi ?

L'avion avait décollé de Londres pour Dubaï. A bord, Miroslav Johnson, producteur de film new-yorkais, Pamela son assistante et Gianni le pilote. Au-dessus de La Dôle, le réacteur gauche baissa de régime.

— Pamela, vous changerez de tenue à Dubaï. Je vous veux plus « aérée ».

Pamela déboutonna le haut de son chemisier. Ne contrariez pas Miroslav, lui avait dit sa secrétaire particulière, quand il l'avait engagée parmi les 50 candidates. Le haut-parleur grésilla :

— Ici Gianni. Nous avons un problème avec le moteur gauche, nous perdons de l'altitude. Attachez vos ceintures.

Le producteur jeta un coup d'œil par le hublot. Le soleil se levait sur les Alpes. Sous les ailes, il voyait défiler des forêts de sapins et au loin un grand cirque rocheux.

— Mais, il n'y a rien ici, dit-il en regardant sa Rolex. Nous allons être en retard pour le rendez-vous avec l'émir. C'est ce genre de contrats qui paye votre salaire.

— M. Johnson, je suis désolé. Je vais devoir me poser en urgence. Je n'ai plus de poussée.

— Et où allez-vous nous poser, au milieu des vaches ?

Le jet frôla un troupeau de bovidés qui s'égaillèrent dans le pâturage.

— Il y a une piste pas loin, j'ai un contact radio. Nous allons atterrir aux Eplatures.

L'avion survola la ville du Locle, fit un virage au niveau du Mont Cornu, effleura les habitations de La Chaux-de-Fonds, puis tourna en bout de piste pour s'arrêter devant le restaurant qui était fermé en raison des « vacances horlogères ». Gianni descendit l'échelle de coupée et se dirigea vers la petite tour de contrôle. Il revint en courant.

— La société de location nous envoie un technicien par hélicoptère. Nous en aurons pour 12 heures au minimum.

— Pamela, arrangez-vous pour nous trouver un peu de « fun », sinon je vais me remettre à boire.

Pamela qui avait fait de hautes études commerciales savait que les désirs du producteur étaient des ordres. Elle remit du rouge à lèvres, donna un coup de brosse à ses boucles blondes, rajusta sa jupe et sortit vers les bâtiments de la place d'aviation. Elle avait de la peine à utiliser le terme « d'aéroport » pour cette piste, ces deux hangars et ce bâtiment administratif, justes posés à côté d'une église et d'un cimetière.

Pamela s'approcha de M. Johnson qui lisait un document, un scénario de block-buster.

— Oui mon chou, que me proposez-vous ?

— Il y a des musées, celui des Beaux-Arts, le style « sapin » cela vous intéresse ?

Johnson fit une moue dégoûtée.

— Le Musée international de l'horlogerie a l'air fameux.

— Réfléchissez, je passe ma vie avec des types qui portent des Rolex, des Blancpain, des De Mille. Vous n'avez rien de plus original ?

— Une promenade en ville. Elle est inscrite au Patrimoine de l'UNESCO.

Le pilote haussa les épaules avant de regagner la cabine. Puis, un hélicoptère se posa et repartit presque aussitôt. En fin de journée, le technicien avait ouvert le capot du réacteur, branché des appareils et surtout téléphoné avec la société de maintenance.

Miroslav Johnson qui l'avait observé derrière son hublot, poussait des hurlements dans son portable, se resservait une vodka et soupirait en contemplant la progression inexorable de la petite aiguille de sa montre. Pamela s'était approchée toute tremblante.

— Monsieur Johnson, avec Gianni, nous allons vous laisser un moment.

Celui-ci confirma :

— Le technicien nous indique que la pièce arrivera de Genève Cointrin vers 4 heures du matin. Si tout va bien, nous décollerons après le lever du soleil.

Pamela portait un jean avec un tee-shirt et Gianni avait troqué sa tenue de pilote pour un style plus « casual ».

— Vous allez me laisser tout seul ?

— Vous pouvez nous accompagner.

— Et où allez-vous ?

— A la plage ! dirent-ils ensemble.

Les joues de Pamela rosirent. Miroslav Jonson ne savait pas si ces deux se payaient sa tête ou si la vodka l'avait déconnecté du réel.

— A « La plage des six pompes », c'est un festival des arts de la rue. Ainsi, ce sera des vacances de rêve.

— Vous m'abandonnez au milieu de nulle part.

— Non, je vous ai apporté un McDo « swiss beacon » trois étages.

— Quand, je raconterai cela à Beyoncé …

Après un dernier regard sur le jet au repos, Pamela et Gianni trottèrent vers l'arrêt du bus qu"

23 Marjolaine Perreten 2000 Neuchâtel

"Des vacances de rêve

– Attention.....

– Grand-maman assieds-toi.

– Chut.

– Voilà.

– ...

– ...

– ...

– Le Locle.

– Comment ça le Locle ?

– Ben, le Locle.

– LE LOCLE ?

– Qui a mis le Locle ?

– C'est toi grand-maman ?

– T'as pas mis le Locle quand même !

– Oui j'aime bien le Locle.

– Bon en tire un autre.

– Ah non j'ai mis le Locle, c'est le Locle ! Je joue comme tout le monde !

– Mais y'a rien à voir au Locle, maman...

– Y'a le musée de l'Horlogerie. Le grand-père aurait aimé.

– ...

– Papa, pitié...

– ...

– Non, votre grand-mère a mis le Locle, c'est le Locle. Voilà.

– Vu le budget des vacances, on va tous pouvoir s'acheter une montre pour chaque poignet.

– T'es dur.

– Bah quoi ?! Sérieux ! J'avais mis les Fidji, tu peux comprendre que je sois un peu déçue.

– Les FIDJI ?!

– C'est bien, le Locle.

– Avec notre budget, je serais parti seul avec votre mère.

– Dégueulasse.

– S'il te plait, Manon. Ton langage.

La première soirée des vacances de Juillet démarra fort. Manon s'enferma dans sa chambre, Frédéric maudit la grand-mère et alla se défouler sur un tronc qu'il avait reçu à Noël après avoir cassé la porte de sa chambre, le père triait nauséeux un à un les petits papiers des idées familales en confirmant sa déception pour le résultat, et mémé sortit un Monopoly qu'on pensait avoir enterré dans le jardin l'été dernier.

Le Locle...La mère soupira en tentant de se rappeler ce qu'il y avait au Locle et pourquoi y avait-il encore des habitants là-bas. Elle dénicha un vieux guide dont quelques pages tenaient encore admirablement bien à l'aide d'un ruban adhésif séché jauni par le temps. Berceau de la Révolution neuchâteloise.... Inscrite au Patrimoine mondial de l'UNESCO... Entourée de forêts... Voisine de La Chaux-de-Fonds... Doit sa survie à la fabrication et exportation de montres...

– Vous saviez que Hans Christian Andersen a séjourné au Locle ?

– Super.

– Trois fois. Y'a peut-être un musée.

– Tu joues au Monopoly toute seule ? Lança Frédéric qui s'était calmé.

– Si tu veux.

– Non, je dis tu joues toute seule mémé ?

– Oui parce qu'après vous perdez et vous allez cacher le jeu quelque part.

– Ça c'est parce que tu triches.

– Non c'est faux.

– Je joue avec toi mémé mais c'est moi qui fais la banque.

– Bon d'accord. Mais c'est moi qui fait la banque.

– Ben non, sinon je joue pas.

– D'accord. Mais j'aimerais bien faire la banque.

– .... Si tu fais la banque on ne va pas au Locle.

– ...

– ...

– Bon d'accord tu fais la banque.

Une tension palpable se relâcha soudain chez les chefs de famille qui avaient surpris la conversation et retenaient leur respiration. Les parents échangèrent un regard, le même qui leur valut de se marier deux ans plus tard et avoir deux charmants enfants qui voulaient partir aux Fijdi et qui cassaient des portes.

– On joue avec vous.

– Je croyais que nous ne vouliez plus jamais y jouer.

– C'est vrai.

C'était effectivement vrai. Qu'on le veuille ou non, le Monopoly est de la pire espèce, de celle qui s'immisce dans votre vie sur un choix commun, et qui vous détruit de l'intérieur à coups de taxes. En général, cela commence lorsque Zurich et Lausanne ont été achetés.

– La dernière fois ça avait mal fini. On avait du changer la vitre de la véranda.

– Le Monopoly ça vous brise des familles.

– Et des vitres.

– Mais là c'est différent.

– D'accord.

– Celui qui gagne choisit la destination finale.

– ...

– Je peux jouer aussi ? Lança Manon depuis sa chambre.

– ...

– ...

– D'accord. Mais c'est moi qui fait la banque.

– Non mémé, tu triches.

– ...

– C'est maman qui fait la banque, proposa Frédéric.

– D'accord.

– Vous voyez, y'a pas le Locle, sur le Monopoly.

– Celui qui gagne choisit la destination sur le plateau.

– Non mémé.

– Allez joue si non tu vas en prison direct et on arrête là.

– Vous voulez pas que je relise les règles... ?

– Allez !

– Nom de dieu !

– Ça finit comment une partie de Monopoly ? Je crois bien qu'on en a jamais fini une.

– En feu et à sang.

– En pleurs.

– On verra bien.

Peut-être en Fidji."

22 Kellie Boillat 2036 Cormondrèche

"Un voyage inoubliable

Par Kellie Boillat, 13 ans

Elle s'appelait Judith. Cette jeune fille intrépide, dont les yeux rieurs illuminaient un visage parsemé de taches de rousseur, étudiait la médecine vétérinaire. Elle avait deux grands rêves : réussir à faire parler sa sœur et vivre un voyage inoubliable. Toutefois, pour les vacances d'été, ses parents avaient décidé de réunir la famille dans une cahute située aux abords d'une ville immense, bétonnée et sans attrait. L'idée de séjourner dans ce lieu atypique entre deux adultes peu captivants et une sœur de douze ans, muette, n'enchantait guère Judith. Une bonne expérience… avaient-ils dit !

La voiture s'arrêta à quelques mètres d'une maisonnette aux murs défraîchis, contre lesquels tenait par miracle un volet cassé. Alors que la famille s'installait dans les minuscules chambres sombres et sales, Judith découvrit une porte rouillée, dissimulée derrière un fauteuil. Curieuse, la jeune fille pressa délicatement sur la poignée et se retrouva dans un réduit lugubre. Au centre de la pièce, une étrange trappe avec l'inscription « danger de mort » occupait le sol. Intriguée, Judith enleva le couvercle qui cachait un énorme trou noir. Elle se pencha pour y voir plus clair et sentit une main puissante la pousser dans ce puit sans fond. La jeune fille tournoya pendant une éternité, ses tresses blondes virevoltant dans tous les sens.

Judith atterrit dans un tas de crottins pailletés qui sentaient la rose. Après avoir repris ses esprits, elle se leva, souffla sur sa robe pour enlever la poussière accumulée lors de sa descente et observa, émerveillée. Un ciel bleu vif remplaçait les nuages de fumée noire. Le bruit incessant des klaxons s'était transformé en chant mélodieux émis par les oiseaux. Des fleurs multicolores parfumaient les vastes prairies… et à côté d'elle se tenait un homme, petit et trapu : le propriétaire de la cahute.

L'homme apprit à la jeune fille qu'ils se trouvaient sur une planète verte, nommée « Arc-en-ciel ». Il l'avait emmenée avec lui car elle pouvait certainement l'aider à soigner Linea, sa licorne préférée, qui souffrait d'une grave maladie. La jeune fille, n'en croyant pas ses oreilles, se précipita vers la grange, dans laquelle l'animal se reposait, tapi dans un coin. Linea respirait avec difficulté et gémissait de douleur. Judith entoura sa corne bouillante avec une serviette enduite d'huile de pétales bleus. Elle écouta attentivement son cœur et vérifia que tous les membres soient bien solides. Pour couronner le tout, la vétérinaire lui fit avaler trois brins de menthe poivrée. Peu après, la licorne se montra rayonnante et en pleine forme.

Epuisée par toutes ces aventures, Judith s'endormit à l'ombre d'un arbre, dont les branches se courbaient sous le poids d'une joyeuse famille de toucans. A son réveil, la vétérinaire aperçut une silhouette basse et robuste cheminer dans sa direction. Soulagé et reconnaissant, le propriétaire proposa à la jeune fille ses services en échange. Judith lui livra alors un triste secret : sa sœur, Sofia, était muette. Si seulement elles pouvaient se parler et rigoler toutes les deux ! L'homme, ému par cette révélation, lui offrit un majestueux cheval ailé. Touchée par ce mystérieux présent, Judith remercia le propriétaire, en laissant couler quelques larmes. Elle caressa le doux pelage de l'animal, persuadée que le ciel l'avait doté de pouvoirs fantastiques. L'homme raccompagna la vétérinaire à la trappe. Triste de devoir quitter cette étoile vivifiante, Judith grimpa sur le dos de son cheval et s'envola dans le noir, aspirée par l'attraction terrestre.

De retour à la cahute, la jeune fille retrouva sa famille, paniquée par sa disparition. Encore fascinée, elle arriva juste à leur déclarer qu'elle avait vécu un voyage inoubliable et qu'elle se sentait un peu «

dans la lune ». Le cheval s’approcha tout doucement de Sofia et l’enveloppa de ses ailes protectrices. La sœur de Judith se blottit tendrement contre lui et murmura : merci.

Comme quoi il vaut la peine de croire en ses vacances… et en ses rêves !"

21 Jessica Ferrari ?

"Les vacances de rêves...

Est-ce peut-être une illusion éphémère, de longues marches sur les quais, un dimanche matin. Est-ce encore une rencontre, un regard attendrissant sur le rebord d'une terrasse.

Pouvons-nous penser à ce souvenir d'un été lointain débordant d'entrain, d'une chaleur après le froid, d'une lueur après l'obscurité. Les vacances de rêves, est-ce seulement un rêve éveillé, d'une sortie de secours après l'amer. Est-ce la rencontre d'un amour éphémère !

Est-ce la réjouissance de rencontrer ce qui ne dure, ce qui remplis de nostalgie douce, d'histoires à raconter, d'histoires à émouvoir.

Est-ce la quête d'être cette histoire, pleine d'espoirs et d'amour. Est-ce simplement un voyage avec nous-même, avec nos lumières, avec la fraîcheur de la vie, les douceurs des nuits sur une plage, les bruits du coquillage, des pieds dans le sable, l'idée d'un été fleuri, d'un rêve doucement éphémère...

Ce soir, je cherche une histoire de voyage, un personnage de bateau, de chambre d'hôtel, de gérant d'immeuble, de cadre dans une grande agence qui apporte beaucoup d'argent, d'entrepreneuse dans une petite boutique de friperie dans le coin de la rue Louis-Meyer. J'aspire à raconter des personnes qui voyagent. Je ne trouve pas de destination à trouver à ces personnages... Je ne veux pas en trouver, je leur souhaite de vivre une multitude d'idées du voyage que j'ai souligné au revers de mon introduction, sans faillance et sans indifférence. J'espère encore que dans une société consommatrice, nous pouvons voyager en regardant, en contemplant. Non pas pas par nos yeux mais par et avec notre âme.

Les vacances de rêve, c'est la contemplation de la beauté. Du mouvement et de la nature, de l'homme, du monde vivant et de la matière.

J'aspire à favoriser la contemplation du tout. Parce qu'à mon époque, nous pensons que pour voyager, il faut s'en aller. Il faut déguerpir pour déguiser notre quotidien en une vie extraordinaire qui ne laisse place a l'ordinaire. Il nous faut aller acheter des billets qui sont toujours trop chers à notre goût et ainsi partir le plus éloigné possible de notre domicile. Nous devons penser au programme de la semaine, aux activités que nous allons bien pouvoir faire, à la garde-robe que nous allons bien pouvoir prendre avec nous. Nous allons également nous réjouir d'être à l'abri des problèmes du répétitif mois écoulé, des tensions entres les voisins, des querelles avec les collègues et nous allons surtout nous impatienter de retrouver ce lien magnifique que nous avons perdu avec notre époux.

Mais le rêve n'est pas là. Le rêve se trouve à l'intérieur de nous, à l'intérieur de toi. Cette nuit, je cherche encore et encore une histoire à raconter mais je préfère l'idée d'un conte à chanter, à danser et à imaginer !

Je vis à penser que toutes ces personnes que j'ai mentionné et celles que je n'ai pas mentionné prennent un petit avion pas cher, très confortable et où il fait bon y vivre. Et où le voyage se fait dans la pleine conscience de l'instant présent. De la pleine conscience d'un rêve éveillé ; la vie.

Le voyage c'est la vie. Ce n'est pas ce qui s'achète ni ce qui peut être désiré. Je veux parler d'un conte, tel un regard posé sur ce qui nous rend vivant, ces émotions qui surgissent sans faux-semblants, sans craintes et sans demandes égoïstes.

Au fond, c’est ce qui se passe lorsque nous passons de bons moments, même loin de chez nous. Les souvenirs qu’on en garde, ce sont ceux qui nous font vibrer, rire, pleurer, tomber, se relever, chanter, danser et surprendre !

Dans les îles, les plages, les hôtels, les restaurants, les bars, les discothèques, les salons, les bateaux, les avions, les voitures, les trains, les chalets, les igloos, les champs, les théâtres, les manoirs, les chambres d’amis, les bistrots, les gares, les paquebots, les montagnes, les eaux, les grottes, les terres, les mers, les océans, les lacs, les ruisseaux, les camions, les cars, les carrosses, les croisières, les clubs, les spa, les grands bains, les piscines, les maisons, ta maison.

Le vrai et doux voyage est là.

Regarde, il est juste là..."

19 Fabienne Degen 1372 Bavois

"Des vacances de rêve

Il en avait été question, je ne sais plus quand, bien avant…

Alors que je souhaitais plus que tout quelques jours de liberté à passer en altitude loin du monde, de la ville et osons le dire : de la civilisation, ce petit séjour avait été évoqué en famille. Juste de petites vacances bien méritées, en toute modestie.

Et voilà, c'était là, maintenant : je ne pouvais y croire ! Quoique… J'y croyais puisque j'y étais, Et ce moment, je le vivais même intensément. Comment j'y étais arrivé ? Ce n'était pas clair, mais ce qui était éblouissant, outre l'astre levant et le paysage à couper de souffle, c'était de m'y trouver enfin !

Le sifflement des marmottes avait accompagné la première partie de l'ascension de ce petit sentier où il m'avait fallu surfer entre les pierres et les buissons odorants, tout en admirant la flore magnifique aux couleurs pastel. Un moment, sur un passage à flanc de montagne, mon cœur avait même battu fort juste après une prise de clichés très réussie de plusieurs moutons en alpage à quelques centaines de mètres… Et alors, au coin d'un virage du sentier environné de buissons hauts, j'avais vu arriver vivement dans ma direction un bélier de bonne taille bêlant de manière manifestement coléreuse. Le frisson d'adrénaline qui était monté le long de ma colonne vertébrale m'avait clairement prié de fuir toutes affaires cessantes, ce que j'avais fait sans discuter. Revenu en détalant sur mes pas et ayant à tout hasard grimpé sur les branches basses d'un bel arolle repéré auparavant, j'avais pu constater que le belliqueux bélier battait le rappel du troupeau et l'emmenait plus bas dans la pente. Après un prudent moment de pause et histoire de récupérer mon souffle, je m'étais remis en marche le long du petit chemin. Tout autour, ce n'étaient que pâturages d'altitude, rochers : genre d'assemblages artistiques, côtoyant des groupes de conifères, tous unis pour admirer avec moi les plus lointains sommets formant l'horizon. Exactement comme dans mes rêves ! La brise estivale caressait ma peau alors que mes pieds bien campés au haut de ce sentier escarpé assuraient ma position de spectateur émerveillé par tant de splendeur concentrée. Un parfait silence planait sur toute chose. Je devinais, là en bas, au bord de ce petit lac jetant des reflets bleutés et scintillants, le petit mazot devenu mon nid de villégiature, à partir duquel la montée s'était révélée ardue, heureusement accompagnée du bonheur inestimable d'être ici. Sans contraintes, sans peurs, libre de mouvements et de pensées! Surtout, j'aimais passionnément ce sentiment d'appartenir à ces sommets, cet environnement, cette nature odorante, ce grand tout… Voilà véritablement ce qu'il fallait en guise de parenthèse dans mon quotidien agité, si lourd depuis le Choc.

Quelle impression magique d'entrevoir l'émerveillement de ces vacances grâce à la beauté d'une nature intacte, majestueuse. Miraculeux était ce voyage inattendu ! J'entends encore la voix m'invitant à m'envoler sans attendre pour cette contrée maintes fois admirée dans les innombrables livres et revues de montagnes d'exception. Ma joie, à l'idée de cette évasion de la routine millimétrée de mes journées à cause de l'événement, était vive.

Enfin, mes poumons aspiraient goulûment l'air vivifiant de ces crêtes rêvées. Maintenant tout se trouvait à portée de mes yeux éblouis, la légèreté de cette atmosphère pure suggérait que voler même pour un humain n'était pas utopique. À moins que ce soit mon cœur qui, d'émotion, s'imaginait planer ?

Le remue-ménage : voix, bruits de portes, pas pressés m'arrachent puissamment à ce bonheur tout neuf. Mon sursaut, comparable à l'atterrissage mal anticipé d'un parapentiste, me fait ouvrir les yeux sur l'infirmier du centre de rééducation où je séjourne depuis la sortie des soins intensifs de l'hôpital

qui m’a accueilli après mon vol inaugural en binôme. Premier vol pour moi, qui fut le hélas le dernier du moniteur qui m’accompagnait.

« Hallucination hypnopompique, rêve lucide si vous préférez ! », fut l’explication de mon neurologue à qui je parlais de mes vacances inattendues et si brèves."

18 Sandra Jeanneret - Froidevaux 2000 Neuchâtel

"Une belle aventure, un beau futur.

Elle était partie seule, un beau matin d'avril. Chargée d'un lourd sac à dos et chaussée de bons souliers, Ellie était déterminée à découvrir un autre monde. Les cheveux encore mouillés, elle marchait d'un bon pas, dans la fraîcheur printanière et encore obscure de cette aube un peu angoissante.

Ses pas la conduisaient là où personne ne pouvait se douter, telle une énigme sans aucune réponse … Elle continuait, avec sérénité et avec, au fond d'elle-même, la conviction d'un rêve pas encore réalisé.

Son passage rapide dans la ville, laissa derrière lui son parfum qui envahissait encore les rues toujours endormies. Ses pas résonnaient sur le bitume sombre, tel le bruit du tic-tac d'une horloge. Son souffle léger et régulier brisait le silence de cette matinée qui commençait avec timidité. Puis elle longea, avec prudence, les rails pourris d'un train abandonné, passa devant une vieille gare en ruine, moche et triste. Elle continua toujours dans la même direction, mais sans savoir où le destin l'emmenait.

Après avoir traversé un grand pâturage où broutaient de belles grosses vaches noires et blanches, Ellie s'arrêta net. Là, devant ses yeux, un petit lac, tel un miroir où reflétaient les rayons du soleil, lui ouvrait les bras. Elle s'y approcha, à petits pas, le cœur battant, le regard ébloui. Le souffle un peu saccagé, elle ne pouvait plus bouger. Immobilisée comme une photo dans un vieil album, sa silhouette à elle seule semblait une ombre dans un décor de bande dessinée. Ellie était tout simplement émerveillée.

Elle s'appropria son propre territoire, dans ce petit paradis naturel, loin de tout. Le silence. Le silence des montagnes brisé par le mouvement lent des branches verdoyantes se balançant au rythme d'un vent léger. Et, quelque fois, par le cui-cui des oiseaux si bien cachés qu'on ne pouvait que les entendre.

Dans ce paysage idyllique, Ellie y passa de beaux et agréables jours, en solitaire. Faisant le vide dans sa tête, elle profitait pleinement de cette pure liberté que lui procurait cette solitude. Cette solitude en altitude ! Evidemment, son but n'était pas de se couper du monde extérieur tel un ermite. D'ailleurs, chaque matin, de bonne heure, elle descendait au village, côtoyant les quelques artisans, rigolant avec les commerçants. Elle retrouvait également Georges, au café du bled. Georges était l'unique bûcheron des environs. Et, après un brin de causette et un grand bol de lait, il filait dans ses forêts.

Ellie aimait énormément ce village, qui était un endroit très charmant. Il était enfoui dans la vallée où ruisselait une rivière discrète. Le soleil y régnait en maître, sous un ciel bleu tendre. Les habitants, peu nombreux, étaient très sympathiques. Ils travaillaient dur mais sans perdre un seul instant leur bonne humeur et leur sourire. Ils appréciaient beaucoup Ellie, elle était leur ""petit rayon de soleil descendu du ciel"", comme certains aimaient le dire. D'autres préféraient par contre, la surnommer ""la Petite Fille des montagnes"".

Elle passera deux semaines dans ces hauteurs, avec cette magie incroyable que dégageaient l'espace et la nature des lieux. L'air frais des nuits lui procurait une sensation de bien-être indéchiffrable. Ellie y régnait dans un bonheur total, quasi inexplicable. C'était un monde merveilleux et quelque peu mystérieux.

C'est depuis cet endroit magnifique où Ellie avait passé ses vacances pascales, il y a une dizaine d'années, que j'écris ces quelques lignes. J'y séjourne cet été, découvrant les beautés de cette région, son petit village et ses habitants. Ellie est là, bien sûr. Elle s'est installée dans ces montagnes, à deux pas du lac, avec son hôtel, son restaurant et sa petite famille …

Moi, je ne peux que vous conseiller d'y aller. Vous verrez, ce sera des vacances de rêve !

A ma fille, qui me manque déjà.

Samy"

17 Christophe Künzi 2000 Neuchâtel

"J'ai ouvert les yeux sur Casablanca. Je me suis baladé dans les ruelles, l'esprit perdu. J'ai arpenté la cité, seul, isolé. J'ai exploré les allées, songeur, rêveur. Avec un amusement contenu, j'ai observé les piétons traverser avec habilité les routes bondées, au milieu du bruit des klaxons chantants. Grâce à un homme, je suis sorti de mes vaines pensées. Attablé sur la terrasse d'un café, je me suis refusé à lui céder une pièce. Rejet qui n'avait pas altéré son sourire. « Tu es d'où ? », m'a-t-il demandé malgré le dédain que je lui présentait. Il semblait sincèrement intrigué par mon accent. « De Suisse », lui ai-je répondu placidement, sans émotion. « Ah ! Je connais un peu la Suisse, j'étais à Genève et à Lausanne », m'a-t-il dit. Il tenait un grand chapeau dans sa main et semblait profiter pleinement de l'air chaud qui soufflait sur son crâne. « Tu as vu le film Casablanca ?», m'a-t-il demandé sans détour. « Non, pas encore, je ne l'ai pas vu », lui ai-je rétorqué nonchalamment. Je ne connaissais le film que de nom. Il m'a alors informé qu'en tant que touriste, je devais absolument me rendre au Rick's café où une scène de ce chef-d'œuvre cinématographique avait été tournée. Je l'ai remercié pour son conseil. Son aide avisée était gratuite. Le vagabond a fini l'entretien avec une phrase pleine de fraternité et qui symbolisait bien l'accueil du pays « Bienvenue chez toi mon ami ». Je l'ai regardé partir avec le sourire d'avoir rendu service. Il est parti en me laissant avec ce message positif et bienveillant.

Un autre matin, accompagné d'un guide, j'ai traversé la cité de Fès au nord-est du Maroc. Le labyrinthe de la médina m'a emmené dans les tanneries Chouara. En marchant le long de la rivière, je sentais déjà les émanations d'odeurs animales. Elles provenaient des cuves de couleur safranée et indigo où j'allais me rendre. Un peu plus tard, accoudé sur une balustrade, je pouvais observer les travailleurs tremper et remuer les vêtements sous la chaleur intense. Mon regard les scrutait comme un démiurge insensible. Mis à part mon guide, j'avais eu peu de contact avec les Marocains. Mon esprit encore taciturne me demandait d'être prudent avec eux. Cette attitude n'avait aucun fondement. Mais au fil des jours, j'avais succombé à la bienveillance de leur accueil. Il m'interpelait quotidiennement et éclairait mon cœur. D'abord hermétique à la coutume de la négociation, je mettais ensuite pris de plaisir à débattre les prix des différents objets qu'on me présentait. J'ai terminé la journée avec un chapeau rouge sur la tête, un fez, emblème de cette cité joyeuse et fière. Le soir venu, j'ai assisté à des danses féériques accompagnées de musique entrainante qui donnait envie de rire et de chanter. J'ai commencé par oublier la sècheresse de mon âme.

Quelques jours plus tard, nous roulions à vitesse réduite sur un chemin rocailleux. Depuis une camionnette, j'observais l'horizon. Mes yeux se sont écarquillés. La première dune de sable avait pointé au-dessus de l'étendue. C'était un instant magique, comme si soudain j'avais vu un génie s'échapper d'une lampe. J'étais venu ressentir le vide du désert, j'avais recherché à m'abandonner dans le néant. Je ne le trouvais pas. Je pensais que de pénétrer dans cette espace de sable me donnerait l'occasion de sentir ce vide pour l'exorciser. Sur le dos d'un dromadaire, j'ai rejoint un camp où les guides ont démarré un feu. J'ai posé mon pied qui s'est enfoncé dans l'erg orangé. Puis, durant une partie de la nuit, les Berbères avaient frappé leurs tambours. Dans cette frénésie musicale, des amitiés se sont tissées.

Le vide qui m'oppressait s'était soudain envolé. Toutes mes pensées négatives sont retombées sous forme de poussière mélangée au paysage. Comme si elles n'avaient jamais eu d'importance, comme si elles n'avaient jamais existé. Elles se sont effacées dans l'oubli. Des larmes ont coulé. Aujourd'hui, parfois, lorsque je ferme les yeux, je repars dans les cités marocaines et j'en redessine les contours. Depuis ce voyage, mon cœur a définitivement abandonné toutes ces barrières, il a relâché les émotions qui l'avaient abîmé. Je me suis pardonné."

16 Michèle KOBEL 2024 St-Aubin-Sauges

« En se réveillant un matin après des rêves agités, il se retrouva dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte » Franz Kafka, La Métamorphose.

Ses deux mains étaient devenues six pattes poilues, articulées et noires, terminées par des griffes acérées. Sa tête tournait à 180 degrés et ses yeux à facettes lui révélaient un monde kaléidoscopique en trente-six reproductions. Il sentit la raideur de sa cuirasse de chitine et sur son thorax, deux paires d'ailes repliées. Son abdomen lui sembla vulnérable bien que protégé par sa carapace. Sans trop d'efforts, il pouvait sortir et rentrer un dard à venin de taille respectable.

Il explora avec intérêt ces nouvelles sensations et ouvrit ses élytres pour laisser aux ailes transparentes le soin de se déployer. Il s'envola de son lit et s'écrasa lourdement sur le parquet de la pièce. Une chambre d'hôtel confortable, meublée avec goût au deuxième étage d'une maison de maître assez cossue. On lui avait vanté le calme et la discrétion de l'endroit. La femme de l'agence avait justifié le prix élevé du séjour en insistant sur l'expérience extraordinaire qui était proposée, réservée à une élite fortunée et curieuse, souhaitant explorer d'autres chemins d'évasion estivale que les destinations traditionnelles, fussent-elles les plus lointaines.

Il s'affaira devant la fenêtre, accrochant de ses griffes le rideau tiré et fit pivoter la poignée du carreau. L'air frais qui s'engouffra fit vibrer toute sa nouvelle structure et, ayant posé ses pattes sur l'encadrement, il quitta la pièce en s'envolant.

Bien vite, il comprit que sa taille respectable pourrait le gêner dans ses explorations. En effet, bien que rapide et assez mobile avec ses ailes, il était sensiblement plus gros que la plupart des insectes qu'il croisait et qui semblaient le craindre en évitant sa trajectoire. Il avisa un arbre imposant en bordure de l'allée et s'y posa. L'épaisseur du feuillage le cachant momentanément à la vue des autres êtres qui peuplaient cet environnement. il se mit à réfléchir.

L'agence qui proposait ces vacances pas comme les autres s'était spécialisée dans la métempsychose rapide et offrait à ses clients la possibilité de vivre pour un temps limité dans le corps d'un autre être vivant. Si la plupart choisissait principalement une incarnation dans le corps d'un mammifère (souvent un bel humain séducteur ou redoutablement intelligent), oiseaux, dauphins, chevaux et chats avaient également un certain succès. Peu de curieux optaient pour d'autres espèces telles que les insectes ou les araignées. L'identification à de tels animaux étant difficile et inhabituelle, les photos du catalogue de vacances n'occupaient qu'une demi-page sous la rubrique « encore plus insolite et bonne affaire en last minute ». En raison de la structure complexe des arthropodes, il n'était pas possible de prolonger le séjour au-delà de vingt-quatre heures. Malgré les risques encourus qui restaient importants (écrasement, perte de membres, noyade ou prédateurs), la perspective de deux jours différents dans la parenthèse de l'été avait séduit Alain.

Maintenant qu'il se trouvait juché sur la branche rugueuse d'un marronnier, il réalisa que son expérience était bel et bien réelle et qu'il s'agissait d'en tirer profit. Il s'envola en vrombissant, bien décidé à explorer cet environnement en testant ses nouvelles capacités. Il comprit que le bruit qu'il produisait ne lui permettait aucune des observations qu'il s'était promis d'effectuer car les oiseaux avaient vite repéré cette étrange et énorme proie. Le paysan du champ voisin, craignant une hypothétique invasion d'insectes ravageurs, sortit sa pompe insecticide et le visa.

Aïe ! je n'ai aucune parade contre la chimie se dit-il et, dans un sursaut d'énergie, parvint à éviter le nuage toxique en se laissant tomber sur le chemin caillouteux en bordure du champ. La fragilité de l'insecte lui apparut brutalement et il comprit aussi ce que pouvait signifier lutter pour sa vie.

Mobilisant ses six pattes encore entières, il courut dans la poussière, évitant les trous et cherchant désespérément un abri. Au loin, une sonnerie retentit. Tout occupé à sa fuite désespérée, il se concentrait sur la coordination de ses membres et visait un bosquet de noisetier.

La sonnerie se fit plus forte et insistante, voire désagréable.

Trempé de sueur, Alain se réveilla dans son lit. Une mouche noire et velue se promenait bruyamment sur son duvet…"

15 Marie-Lise Obad 2000 Neuchâtel

"Mirage dans le temps

Le Yémen, c'est toujours la guerre. Tsss, non.

L'Amérique du sud ça pourrait être sympa, pour autant que voyager seule sac à dos pour une femme ne sachant chasser l'homme importun ne s'avère contraignant.

La France?? Vu et revu, tu y as voyagé des dizaines de fois.

Italie, Espagne et Maghreb, idem! Les Etats-Unis? Pfff... hors de prix!

L'Inde, la Chine, trop éloigné et un peu flippant quand même.

Rester en Suisse, alors? Se faire une jolie petite virée dans les Alpes, pré ou lointaines. Rencontrer les touristes qui eux, auront osé la traversée des frontières celle qui, en ce qui te concerne, te fait trop réfléchir cette année.

Alors tu doutes encore face à l'injonction, subtile certes, d'avoir du fun à raconter autour de toi et à montrer sur les réseaux.

Tu voudrais quelque chose d'inexploré à toi-même, ou de révolu, original. C'est un voyage dans le temps qu'il te faut!

Tu prépares ton sac. Sommaire. Le voyage, tout comme les plaisirs solitaires, se contente de peu. Le passé déjà si loin n'attendra pourtant pas. Ce sera la bonne saison, l'heureux moment retrouvé.

Afin de replonger dans l'ambiance, tu fabriques la playlist parfaite, celle où saxo, synthés et voix hagardes se fraient une place de choix sur la ligne mélodique.

Gare de Neuchâtel, direction Cergy Pontoise, au nord de Paris. Avec un peu de chance, le sourire du gentil géant t'attend depuis trente-deux ans!

Dole, Auxerre, Nemours, les arrêts se succèdent, l'impatience se mêle aux autres pensées des voyageurs, leurs yeux fuyant toujours vers ailleurs.

On est toujours à l'affût, dans un train, d'un regard, d'un contact ou d'une simple parole externe, pour briser le côté contraignant d'une promiscuité gênante.

Les éléphants, peints de toutes les couleurs, se font déjà une joie de t'accueillir à l'entrée du parc.

Peut-être que tu croiseras aussi d'autres adeptes d'exploration urbaine, soucieux du passé, du souvenir? Et dire qu'il y en a qui préfèrent Europa park...

Délabrement, abandon, nature despotique qui depuis longtemps a repris ses droits, le parc a morflé.

De 1987, il ne reste qu'une vague délimitation, bordée au nord par de vastes champs, et au sud côté route par une petite communauté gitane qui en a fait ses quartiers.

Des attractions, du rire et du plaisir de l'époque, du temps joyeux où tu vivais, te projetais au monde dans une violente insouciance, que reste-il?

Des fondations en débris, méconnaissables rejoignant tes souvenirs s'estompant eux aussi.

Journées ensoleillées, la plupart du temps. On avait chaud, trop chaud, le parc manquait cruellement de verdure - un comble quand on le voit maintenant enfoui sous une épaisse couche de vert- cris des

familles passant encore et encore sur les engins colorés vifs, presque agressifs. Les chansons acidulées aux paroles stupides, mais qu'on aime fredonner toute la journée. Et il y avait de la joie, oui, beaucoup de joie. Une certaine idée du bonheur y était perceptible.

Cependant ni Lio, Cure, Depeche Mode ou Indo ne peuvent rien contre les modes changeantes, le passage d'un millénaire à l'autre, le fait de grandir.

Le parc d'attraction s'est révélé être un mirage, un fiasco, à l'image peut-être de certains de nos désirs et projets dont il ne reste rien non plus.

Gargantua, la statue, a été dynamitée en 1995.

Les attractions, folles pour l'époque, comme le grand huit, ont été revendues à des parcs allemands fermés eux aussi.

Signe de notre époque? Une multitude de ces lieux de plaisir ont disparu vers la fin des années nonante.

Peut-être que l'heure n'est plus à la rigolade mais tu te refuses à le croire.

Qu'importe, tu rentreras pleine de nostalgie de ce périple, imbibée de l'idée d'une vie fugace où rien ne perdure. Pas même la sympathique bonhomie d'un géant gourmand, pourtant deuxième plus haute statue vide au monde, après celle de la Liberté.

Alors que vienne l'avenir! Que passent les ans!

Afin que de nouvelles générations, lors d'un voyage déroutant, puissent explorer nos cendres à nous, les méandres archéologiques de nos existences.

Fin"

14 Jean-Marc Kunz 2400 Le Locle

"Voilà, c'est mon tour. Je peux enfin profiter pleinement du moment sans avoir eu les soucis de l'organisation. Cette année, c'est ma douce moitié qui s'y est collé, à l'inverse de la précédente. Je suis ouvert à toutes les options. Est-ce que se serra des congés « carte postale » avec des paysages à couper le souffle comme l'année précédente, peut-être ce sera farniente, les doigts de pieds en éventails et bronzage à la plage ou au contraire sportif, énergique ne laissant que peu de temps au repos. Il existe tellement de sorte de vacances.

Je sens une légère tension émaner de ma femme, révélée par de légers tics de stresse qu'elle ne peut contenir. Se demandant sûrement si elle a fait le bon choix et si ça me plaira.

La seule donnée dont je dispose est que le trajet ne durera que peu de temps ce qui, a l'air de l'abstinence écologique, ne me dérange pas le moins du monde. Mais je me pose quand même bien des questions sur la destination. Après un voyage de quelques heures, nous voici enfin arrivé au but. Il s'agit d'un petit chalet perché en haut d'une montagne. Il se trouve, solitaire, en bordure d'un pré et à l'orée d'une forêt. Seul un petit chemin caillouteux y mène. La vue sur les sommets alentour est incroyable.

Après avoir déposé nos valises, l'organisatrice me propose de reprendre la route afin de nous rendre dès à présent dans les bains thermaux proche de ce lieu. Ce moment de détente fut une merveille. Libérant les raideurs accumulées durant l'année passée. Elles me parurent comme un moment de grâce dans cette période de stresse que j'avais vécu. Puis remontant dans notre retraite, nous nous fîmes une fondue avant de nous coucher, rompu par la journée écoulée.

Le lendemain, après un réveil matinal, ce fut les habits de trekking qui me furent proposé. Nous nous sommes habillés, avons vidé les sacs à dos qui nous ont servi à transporter nos affaires pour les remplirent de nos K-ways, d'habits chauds et de vivres. Puis nous avons enfilés nos souliers de marche avant de partir à l'assaut des crêtes. Il faisait encore nuit lorsque nous sommes partis et nous avancions éclairant notre chemin aux faisceaux des lampes de poches dont nous disposions. Une heure après notre départ, un arrêt fut décidé pour profiter du lever de soleil et entamer notre déjeuner. Celui-ci était composé de pains, de fromages et de saucissons complété par un café chauffé avec le réchaud que j'ai découvert cacher au fond de ma besace, avant le départ. Nous repartîmes rassasier, prêt à escalader les pentes les plus abruptes. Soudain, au détour d'un lacet nous avons croisé un chevreuil, puis plus tard ce fut un renard. Aux environs de midi, nous sommes arrivés à un restaurant attenant à un barrage. Nous y avons diner avant de continuer notre route parallèlement à la montagne jusqu'à un abri isolé, dans une clairière. Nous nous sommes allongés dans l'herbe regardant les nuages et admirant le vol des oiseaux afin de prendre un repos bien mérité avant de retourner à notre point de départ.

Le troisième jour, fut consacré à la visite d'un joli musée dédié à la région où l'on était. Ce fut une sage décision car les efforts consenti la veille n'ont pas tardé à se faire ressentir dans les jambes et le dos. Nous souffrions beaucoup à gravir les marches reliant les galeries à l'intérieur du bâtiment. Peinant à nous déplacer et haletant au moindre effort, il fut convenu de retourner au chalet pour y passer l'après-midi, sur les chaises longues, à nous reposer à l'ombre d'un parasol. Le soir venu, les pointes des sommets éclairés par le soleil couchant se parèrent de rose et de mauve. Ce décor aux lumières pastel aurait rendu envieux tous peintre qui y aurait assister.

Le dernier jour, après une nuit réparatrice, nous allâmes nous balader le long des coteau du vignoble parcourant des bises avant de plonger dans une gorge aménagée d'escalier remontant jusqu'au glacier d'où partait le torrent qui s'y écoulait. L'après-midi, ce fut retour aux bains réparateur avant

de rentrer dans notre maison locative afin de la rendre aussi propre que nous l'avions prise. Puis ce fut le moment de rentrer chez-nous et de reprendre notre quotidien.

Quelques jours plus tard, ma femme me demandant si son choix m'avait plu, je lui répondis que pour moi ce fut des vacances de rêve, à l'instar de tous les précédents, car du moment que je suis avec elle, peu importe l'endroit et le déroulement, ils me paraissent tous exceptionnel et merveilleux."

13 Erika R. -M. Junod 2300 La-Chaux-de Fonds

"Vacances paradisiaques.

Pour réussir de belles vacances de rêve, voilà ce que nous avons décidé de faire: nous avons mis dans un sac bien ficelé tout ce qui aurait pu entraver nos beaux projets d'une manière ou d'une autre, l'avons enfermé au fond du placard, on peut appeler cela une oubliette… Dégagés de tout poids superflu, à partir de ce moment-là nous nous sentions légers, libérés de toutes pensées pesantes, comme il se doit pour partir sereinement en vacances, loin dans un monde inconnu et mystérieux… Prendre le train pour pouvoir enfin bouquiner tranquillement, ensuite l'autocar pour admirer le paysage extraordinaire de nos alpes encore enneigées, aller haut vers les montagnes, près du ciel, - dans un monde de paix. Une nouvelle et belle surprise nous attendait à l'arrivée sur les hauteurs près du hameau où nous avons décidé de nous arrêter: la rencontre de personnes simples du coin, aimables, des inconnus, qui nous ont accueillis avec bienveillance et gentillesse, nous invitant à partager un petit repas autour du feu de bois. C'est un pur bonheur de vivre un tel contact privilégié, authentique, et de sentir cette chaleur humaine. Après cette belle soirée, passée en leur compagnie, nous avons décidé d'aller vers un endroit isolé pour dormir dans notre sac de couchage douillet, à la belle étoile, agrémenté par le clair de lune et de nous laisser bercer par le murmure d'un bisse. Être détendus, vivre des moments de sérénité, sans crainte aucune, ni des hommes, ni des animaux sauvages, d'ailleurs ces derniers doivent sentir que l'homme peut aussi être bienveillant à leur égard. Après une belle nuit étoilée, passée dans cette nature paisible, le réveil s'est fait aux premiers rayons de soleil et au chant des oiseaux. Puis vite ""un coup de lavette"", car l'eau du bisse est plutôt fraîche, voire glacée, elle descend du glacier surplombant la vallée. Croquant dans une belle pomme bien sucrée, après avoir savouré un bol de lait frais encore tiède, mangé un morceau de bon pain paysan sortant du four à bois et un bout de fromage goûteux de l'alpage, ravitaillés, nous reprenions des forces pour monter plus haut. En route, un léger vent fort agréable chantonnait ""Là-haut sur la montagne…"" Accompagné par le ruissèlement du bisse, notre promenade sur un petit sentier nous emmenait lentement vers notre but de la journée: une magnifique réserve naturelle, loin de toute civilisation. C'est là qu'il est, le vrai paradis dans toute sa splendeur et pureté. Quel plaisir pour le corps et l'âme de se trouver au milieu d'un tapis composé de fleurs alpines, certaines protégées, et être entourés par une multitude de papillons de couleurs chatoyantes. Cette vision et l'atmosphère féerique dans laquelle nous baignions, nous inspirait de refaire de la botanique. Assis à même le sol, nous bouquinions tout en contemplant cette merveille. Depuis le lointain, on entendait le tintement des cloches de vaches, de belles vaches saines, heureuses de posséder encore leurs attributs, de magnifiques cornes, dotées par la nature. Un silence bienfaisant nous enveloppait, seule la vision des papillons qui voltigeaient autour de nous et le bourdonnement des insectes se manifestaient discrètement. Une petite sieste bien méritée sur ce tapis tendre semblait s'imposer. Au réveil, nous réalisions qu'une bonne faim commençait à nous tenailler. Nous nous remettions en marche, un banc à l'orée du bois nous attendait pour prendre notre casse-croûte fort apprécié. Puis la balade continuait à flanc de côteau, enjambant des racines encombrantes, des végétaux de toutes sortes et des cailloux. Mais avant d'entrer dans cette petite forêt, j'avais eu la surprise de sentir un très léger frôlement sur mon bras droit; un joli papillon s'était installé discrètement, - mais pourquoi sur mon bras ? De plus il n'avait pas l'air effarouché, il s'accrochait à mon bras, il voulait se faire transporter. Moi cependant, je n'osais plus bouger ce bras, de peur de voir mon petit protégé s'envoler dans une forêt inconnue. Je me suis rendu compte après coup que lui savait ce qu'il voulait; retrouver la lumière, le soleil et des fleurs, - et effectivement, avec la réapparition du soleil, il a quitté cette bonne auberge. Pleins d'émotions et riches de cette expérience intéressante, nous descendions de la colline, puis remontions de l'autre côté de la vallée pour rejoindre le hameau, afin d'imaginer les jours suivants: aussi attrayants et passionnants que ce premier…"

12 Chantal MottetOselière 2208 Les Hauts-Geneveys

"Les vacances de rêve de Marianne

Pour passer des vacances de rêve, on peut partir au bout du monde, c'est sûr. Les destinations les plus originales ne manquent pas, les programmes les plus attractifs non plus. Mais avez-vous déjà songé à vous inventer un séjour inoubliable à quelques kilomètres de chez vous, que dis-je, quelques centaines de mètres à vol d'oiseau de votre lieu d'habitation ? Non ? C'est pourtant ce que fit Marianne l'année de ses quarante ans.

Elle avait des bouts d'histoires écrits sur des cahiers ou sur des feuilles éparses, le tout rassemblé dans une boîte à dossiers, des récits commencés depuis des années qu'elle rêvait de terminer, une fois, quand elle aurait le temps.

Cette année-là, un oncle lui offrit des sous pour son anniversaire, quelques centaines de francs, avec la recommandation affectueuse de les utiliser pour elle. Marianne saisit l'occasion. Abandonnant pour un temps mari et enfants, elle qui habitait les Hauts-Geneveys choisit la Clef des Champs et monta à Tête de Ran.

Dans un sac à dos, elle mit sa boîte à dossiers, son ordinateur, son pyjama, sa brosse à dents plus deux ou trois petites choses qui peuvent toujours servir. Elle se présenta à la réception de l'hôtel et demanda une chambre avec demi-pension. On lui donna celle au fond du couloir avec vue panoramique sur le Val-de-Ruz, le Plateau suisse et les Alpes, une vue à faire briller les yeux. C'était un lundi, elle resterait jusqu'au samedi. Six jours pour écrire sans devoir se préoccuper de quoi que ce soit. Pas de ménage. Pas de repassage. Pas de « maman, mon frère y m'a fait ci, ma sœur elle m'a fait ça ». Juste écrire et se promener. A midi, poser les pieds sous la table et se faire servir : des vraies vacances!

A cette époque, l'hôtel était surtout occupé par de jeunes footballeurs étrangers en attente de contrats avec des clubs de la région. Ils passaient leurs journées dans leur chambre à jouer à la console ou à regarder la télé. Elle ne serait pas dérangée. Encore moins par les participants à un séminaire d'elle ne savait trop quoi. Le personnel de l'hôtel était charmant, aux petits soins pour elle. Que rêver de mieux ?

Le mardi matin, les premières lueurs du jour la guidèrent vers la douche. Dix minutes plus tard, les idées claires, elle mit de l'ordre dans son embrouillamini de feuilles et de cahiers. Elle tapa sur l'ordinateur ce qui lui plaisait, relut son travail, fit les changements nécessaires. A huit heures, elle alla déjeuner puis elle sortit découvrir les environs. A ces heures matinales, la veste polaire était bienvenue. La brume faisait les chemins mystérieux.

Les jours suivants, elle adopta le même rythme. Les matins ensoleillés, elle suivait les crêtes. Quand il pleuvait, elle prenait les sentiers le long des pâturages. A midi, son assiette l'attendait. C'était toujours délicieux.

De retour dans la chambre en début d'après-midi, elle commençait ce qu'elle appelait le joyeux travail : se laisser emmener par l'histoire. Avoir le temps ! Être hors du temps !

Elle écrivait jusqu'à nuit noire. Quand le ciel était dégagé, elle sortait. Elle oubliait les lumières dans la vallée. Elle ne regardait que les étoiles. En avait-elle jamais vu autant ! Avait-elle jamais vu plus merveilleux que ce tapis lumineux ! Elle s'asseyait sur une pierre, toujours la même, et elle restait le nez en l'air, la bouche ouverte à se nourrir de la vue de ces milliards de petits points dorés. Un soir, elle vit un de ces points pulser. Elle était sûre que c'était sa bonne étoile.

Durant ces six jours à toucher le ciel, Marianne fit comme les buses et les milans qu'elle voyait tournoyer à longueur de journée. Elle se laissa porter par les vents. Elle était légère, tellement légère ! Les mots coulaient, la vie coulait.

Il fallut bien qu'elle redescende le samedi matin.

Elle reprit la vie normale avec un enthousiasme qu'elle avait oublié. Elle se promit de s'accorder chaque été six jours, n'importe où, pour écrire.

Quand elle apprit que l'hôtel de la Clef des Champs était devenu un centre d'hébergement pour chercheurs d'espérance trimballés sur les chemins du monde, elle se dit comme beaucoup qu'ils devaient être bien perdus là-haut. Puis elle se souvint du tapis lumineux. Parmi les milliards de petits points dorés qui brillent au-dessus de leur tête, il y a sûrement leur bonne étoile."

11 EILEEN SAPIN 2300 La Chaux-de-Fonds

"Des vacances de rêve

Être dans ce monde formatté et une course après la montre au quotidien me fait régulièrement penser à mes vacances de rêve encore plus quand il pleut ou quand il fait gris.

Je rêve de partir très loin sur une île dans l'Ocean Indien ou le quotidien me ramène ou les gens vivaient heureux avec peu de choses. Être dans une maison de vacances ayant des arbres fruitiers, jardin et piscine. Je me lèverai avec le chant des oiseaux et en ouvrant un œil, je verrai que le soleil aura déjà fait son apparition. Je me lèverai à mon rythme sans me soucier le temps que je vivrai.

En ce temps-là, avoir une montre, c'était presqu'un luxe car tout le monde se fiait au positionnement du soleil pour savoir le temps de la journée et les nuages pour savoir s'il allait pleuvoir ou pas.

Je prendrai mon petit déjeuner sur une grande terrasse avec vue sur mer. Les vagues s'écraseront sur la plage. Ces bruits de vagues videront mon esprit et je me réveillerai sans me soucier du temps. Se laisser vivre avec la nature me fera beaucoup de bien et ce sera comme une cure de jouvence.

Le matin, je cueillerai une papaye sur l'arbre fruitier que je mangerai pendant ma pêche. Je prendrai ma canne à pêche, mon chapeau en paille et je me mettrai sur les rochers pas trop loin de la villa. Après une bonne demi-heure de pêche comme je l'imaginerai avec ce ban de poissons ""capitaine"" autour, je ferai une première prise. Me calant sur la position du soleil, je déduirai que l'heure serait venue pour moi de préparer mon diner. En sautillant d'un rocher à un autre pour arriver sur la plage, je préparerai mon grill pour cuire mon poisson à la broche. Pendant ce temps, je cueillerai quelques tomates fraiches du jardin que j'ajouterai sur le grill pour donner quelques couleurs dans nos assiettes, et tous ceux-ci accompagneraient avec des épis de maïs grillés.

Une fois que la famille serait en effervescence du matin à faire les allers-retours dans la piscine, allongé dans mon hamac, je ferai le plan de l'après-midi pour une visite guidée.

Après le repas de midi, j'organiserai une virée de découverte de 3 heures à la campagne car le soleil se couche tôt dans l'Ocean Indien. Ensuite, nous ferons une pause dans la forêt pour une casse-croûte. Nous prendrons avec nous les paréos que nous poserons par terre pour nous allonger si besoin, toute en pensant au cas d'une chaleur prédominante et qu'on serait trop éprouvé par l'humidité. Nous ferons des photos de la nature, les oiseaux, les pailles en queue avec un peu de chance et la famille plein la vue car ce sera les seuls souvenirs qui nous resteront. Comme la nuit tombera vite en cette période de l'année, nous penserons nous arrêter dans un restaurant de la côte qui nous conviendrons pour souper et profiterons pour voir le coucher du soleil à l'horizon.

Sur le chemin du retour, nous serons tous excités pour rentrer pour profiter de la piscine par cette nuit étoilée. En arrivant, chacun rangera ses affaires dans leur chambre et on se donnera rendez-vous autour de la piscine. De mon côté, je m'étendrai sur le gazon à côté de la piscine tout en observant le ciel, les étoiles et j'apprécierai cette tranquillité tout en écoutant les bruits des vagues et me ressourcer intérieurement.

Le lendemain, nous nous lèverons très tôt pour visiter le marché dans le centre-ville. Emotionnellement, voir toute cette foule du pays et les cris de maraichers de de tous les côtés nous surprendrons car nous en avons plus l'habitude de cet exotisme. J'imaginerai que nous prendrions l'allée des épices en arrivant au marché pour voir toutes ces belles couleurs des épices en vrac, le parfum que cela dégagera nous donnerons toute une envie culinaire qui passera par nos têtes pour en ramener à la maison. Du coup, il faudra acheter un bouquin de cuisine du pays.

Les étals des fruits exotiques, les galettes préparées sur place, les légumes que les maraichers gicleront de l'eau pour les garder frais nous épaterons. Je suis sûre que ce changement nous fera un grand bien à tous.

En respect de cette valeur à l'ancienne de l'île, j'achèterai un album photos sur place d'où nous garderons toutes nos photos et les enfants auront un souvenir de ce grand voyage familial. Ce sera un album photos que nos futurs petits-enfants garderont un souvenir des grands-parents et de leurs parents."

10 Daniel Devaud 2300 La Chaux-de-Fonds

"A PARIS, BEAUCOUP, JE VOYAGE

En 1900, dans l'hôtel particulier de riches bourgeois, au son de Vivaldi, j'ai pris la gondole de Canaletto devant le Rialto, me suis rendu à Madrid sous le regard sévère de Dona Ana de Velasco y Giron et celui coquin de la fille de la voluptueuse, me suis baigné près de Polynésiennes accueilli par la rousse de Modigliani presque aussi pauvrement vêtue que la femme au grand chapeau de Van Dongen ou celle de la Vénitienne de Giacometti.

Paris, beaucoup, je voyage par la pagode rouge, chez Bourvil et de Funès à la place Oury, la rue clair-obscur de Rembrandt au repos, ai pris un bateau de Ruysdael pour aller acheter du riz et déjeuner sur l'herbe. La comtesse russe des malheurs de Sophie, et des petites filles modèles que l'on entend jouer, traverse Monceau sans mines sous le regard de Maupassant et sa muse de pierre et de Jules Verne qui tourne en manège autour du globe, en ballon comme Picard, en Nautilus comme Picard, en avion. L'avion du Douanier Rousseau survole Paris, survole l'île St-Louis entouré de bateaux mouches du coche touristique.

Paris, beaucoup, je voyage sur la ligne bleue du métro Rome, Anvers, Stalingrad changer pour Austerlitz. Pensé à la dégaine de Colombo enquêtant sur la mort d'un antiquaire à Anvers, la dégaine de Blaise, sommes-nous loin de Montmartre ?, du Bateau Lavoir où se réunissaient le Russe de Vitebsk qui survole son village, l'Espagnol bleu puis rose puis cubiste puis.., le gymnopédiste compositeur.

Paris, beaucoup, je voyage devant la dame de fer où danse une troupe d'enfants kirghizes aux yeux sourires, où vendent des dames de plastique des dizaines d'Afrique noire aux dents sourires, où tend son gobelet vide une vieille de quatre-vingt-sept ans à la dégaine de Montmartre 1900, où l'on danse le tango, où la dame de fer devient feu et même se diamante .

La reine s'est offert un pèlerinage, les étoiles dans les yeux, en enfance et en adolescence, en patins à roulettes pour pêcher les étoiles qui dirigeaient Marco Polo, avec le petit bateau sur le bassin, un bateau qui coulait sans qu'il y ait de guerre au Luxembourg, malgré quelques soldats américains, avec Michelet qui parlait le slave, avec le Carambar de la maison de Taillefer amie du gymnopède et du pacifique qui ornait nos billets de vingt francs suisses, au temps de Maître Cocteau et de l'homme à la main gauche, né à La Chaux-de-Fonds, et son Crapulos éternel.

A Paris, beaucoup je voyage.

Sommes-nous loin de Montmartre chanté par Urfer et les quatre sans nom, celui de la commune libre d'Utrillo non loin des ballets peints pastel de l'amoureuse folle d'Apollinaire ? Libre touriste de ne rien acheter, de ne rien donner à la boîte de conserve vide qui circule de Stalingrad à Anvers car la faim se vit aussi sans poésie ni musique. La faim des débuts d'artistes encore réunis au Bateau Lavoir même s'ils cherchaient fortune autour du Chat Noir ou en chassant le

Lapin Agile dans les vignes, le soir. A la fortune du pot au pied des Moulins sans galette, sans pain de seigle, et à la rue Cortot chez la chère Valadon où le père Tanguy, concierge des couleurs Van Gogh, entassait des œuvres comme aumône sébile. Ça chante à la Bonne Franquette, de Briant à Brassens de Sète, pour nier le temps qui passe. Utrillo n'est plus devant le Consulat, ni devant la maison rose et sa libre commune est englobée dans le circuit du petit train cahotant sur les pavés des rues. Celle de l'Abreuvoir inspira Gérard de Nerval car les vaches et les ânes s'y désaltéraient. Dans le jardin de Renoir, non loin de la balançoire, on mange et on dessine tandis que les poulbots observent les

salamandres du bassin où miroite la senteur capiteuse des roses et du sureau. Notre-Dame de la Beauté réenchantée par Valadon s'est installée dans une des plus vieilles églises de Paris.

A Paris, oui, beaucoup, je voyage, comme le Bienaymé cambrioleur passe-murailles figé par Jean-Marais à la rue Norvins, comme le cochon mort qui traverse Paris entre Bourvil et Gabin, comme passe-vitrine chez Martin de Barros et ses arcimboldesques fuyant le temps.

Je prendrai le train à la gare d'Orsay pour rejoindre Courbet dans les montagnes jurassiennes, juste à temps pour l'enterrement du trajet après quatre jours de soleil tendresse."

9 Simone VON SIEBENTHAL 2300 La Chaux-de-Fonds

"Le voyageur

Il passait presque inaperçu.

De petite taille, il se faufilait discrètement à travers la foule.

Seul son sourire affable lui conférait un petit air singulier.

A l'aube de l'été, il choisissait une destination et se réjouissait à l'avance de ses aventures prochaines.

Il voyageait seul, comme à l'accoutumée. Non pas qu'il était un grand voyageur, mais il chérissait l'idée de voir d'autres paysages, d'autres lieux, de s'éloigner un instant de son quotidien.

A chaque fois, il s'émerveillait des diversités, des langues, des accueils.

Souvent, il était plongé dans un guide qu'il avait pris la peine d'étudier avant son départ. Ainsi, il revisitait l'histoire, entrait dans des bâtiments imposants, se nourrissait des commentaires et suivait avec application les chemins qu'on lui proposait.

De temps à autre, il jetait un regard furtif sur les gens autour de lui.

Mais ce qui le guidait, c'était sa soif d'ailleurs.

Ce jour-là, pourtant, un incident vint contrarier ses plans.

L'agitation régnait dans l'hôtel où il se trouvait.

Des bribes, des exclamations lui parvenaient.

Un homme était mort.

La quiétude de l'endroit avait fait place à une atmosphère lourde.

L'indifférence générale avait disparu. Des regards inquiets se croisaient.

Chacun cherchait à comprendre, à trouver un sens à cette mort soudaine. Ici et là, des inspecteurs en civil interrogeaient les touristes.

Que s'était-il passé ?Qui était cet homme?

Dans la chambre, on avait retrouvé une guitare. Mais personne n'avait entendu une quelconque musique.

Un homme jeune, semblait-il. A la réception, il avait indiqué qu'il attendait quelqu'un.

Mais personne ne s'était manifesté.

Il ne sut jamais qui était cet homme.

Pourquoi cet événement avait-il changé le cours des choses ?

Pourquoi les paysages perdirent-ils de leur charme ce jour-là ?

Il balaya la salle à manger du regard.L'inquiétude s'estompait et la joyeuse ambiance des vacances reprenait ses droits.

Plusieurs familles étaient attablées. On entendait les rires et les douces chamailleries des bambins.

Ici ou là, des couples, des personnes seules.

Alors germa en lui une autre envie.

Il allait mettre de côté, pour un temps, les curiosités et autres richesses et s'approcher de l'autre.

Il réfléchit longuement sur l'attitude à adopter.

D'un naturel timide, il mesura l'enjeu.

Il repensa à l' homme disparu dans l'effervescence des vacances.

Et il osa une première rencontre.

L'expérience fut assez décevante. Il est si rare qu'on nous aborde sans intérêt quelconque.

Il observa encore, écouta.

Un père seul avec deux enfants accrocha son regard. Le sourire de l'adulte l'encouragea. Une poignée de mots échangés, un signe de la main pour se quitter.

Quelques mètres plus loin, une femme élégante et soignée semblait plongée dans une revue spécialisée. En couverture, on distinguait le thème alléchant de la meilleure façon de faire fructifier son argent. L'indifférence apparente de la femme, sa froideur l'empêcha de s'arrêter d'emblée. Il reviendrait plus tard.

Il se souviendrait longtemps de cet enfant.

Il se tenait à l'écart et jetait un œil envieux sur la joyeuse équipe qui avait improvisé un jeu. Les rires fusaient. Lorsqu'il s'approcha de lui, le garçon se recroquevilla. A son regard apeuré, à ses gestes, il comprit que celui-ci ne parlait pas. Il le prit par la main, l'accompagna et insista auprès des autres pour qu'on lui fît une place.

Petit à petit, la confiance s'installait.

On le remarquait parfois et l'on s'étonnait de ce personnage souriant qui déambulait et s'arrêtait un instant.

Les rencontres se succédaient. Légères ou intenses. Lorsqu'il repartait, il lui semblait parfois deviner une lueur de reconnaissance.

Bien sûr, il percevait quelquefois de la réticence. Ainsi, il emportait dans une petite valise quelques objets prétextes : un livre, une carte postale, un jeu, un ballon. Et souvent, comme par magie, la crainte s'évanouissait.

Il n'était plus le même lorsqu'il rentra chez lui cet été-là.

Sa soif de découvertes n'avait pas disparu. Mais elle s'était enrichie de la présence humaine, de la voie plus subtile qui mène à la rencontre.

Il repensait ému et bouleversé, à ces moments uniques, à ses vacances de rêve dont il revenait grandi."

8 Berthoud Marine 1166 Perroy

"Il pleut.

C'est mon 2ème jour de vacances.

Je m'ennuie et le chat est pas d'humeur. Comme moi.

Tout le monde travaille, je suis donc à la merci du temps qui se rallonge quand y a rien à faire.

3ème jour, il y a un peu de soleil. Pour des vacances d'été on pourrait s'y attendre quand même. Le chat est toujours pas d'humeur, moi je ne sais pas.

4ème jour, bon ben c'est l'été. Il fait 37 degrés, je sue, je vis dans le noir et mon meilleur ami est le ventilateur.

Je lis un peu. Non je ne sors pas, faut pas déconner, avec ce chaud moi je bouge plus.

5ème jour, j'ai été à la plage. Oui bon ben je suis sortie finalement. Une envie de plonger au fond du lac pour voir si la fraicheur existe encore quelque part.

Je ne l'ai pas trouvée.

8ème jour, j'ai aidé la vieille dame de mon immeuble à monter ses courses. Son appartement c'est un four, je lui ai prêté mon ventilateur.

11ème jour. Je suis chez Monique, je joue aux cartes. Oui c'est la vieille dame de l'immeuble que j'ai aidé. Elle est gentille Monique, je l'aime bien.

14ème jour. Il fait toujours très chaud, quelques orages éclatent. Je vis toujours dans le noir, le chat se cache où il peut. Je passe tous les jours chez Monique. On joue aux cartes, on discute. Monique elle a eu une vie de dingue. Elle a 87 ans.

16ème jour. Oui j'ai de longues vacances. Je suis prof, la belle vie, le salaire tout ça. Restons dans les clichés tant qu'à faire. Donc bon, je peux compter mes jours de vacances. Aujourd'hui, j'ai emmené Monique manger une glace. J'ai bien aimé son petit air malicieux quand elle s'est permise de prendre trois boules.

18ème jour. Monique me parle de son enfance. Elle est la 5ème d'une famille de 7 enfants. Autant dire que c'était bruyant chez elle. Monique, il lui reste deux frères. La vie est dure. Monique elle a pas l'ennui, elle dit qu'elle discute avec eux. Oui bon j'ai peut être pas bien compris, la faute à la canicule.

20ème jour. J'ose pas demandé à Monique si j'ai bien compris ce qu'elle m'a dit. Elle me parle de son époque, des moments difficiles dans une famille si nombreuses. Elle me dit de profiter de ma vie de femme indépendante. Elle a raison Monique, je me rends pas toujours bien compte de ma chance.

22ème jour. Monique a envie d'aller à la librairie. Je l'accompagne. Une fois chez elle, je regarde discrètement les livres. Bon pas si discrètement que ça parce que Monique me dit que je peux les feuilleter. Je prends celui qui m'attire l'oeil. Je me retiens de renifler l'intérieur du livre. Ben oui j'adore faire ça, mais là c'est pas mon livre. Je le repose sans rien dire.

25ème jour. Monique est chez moi ! Elle m'a surprise en sonnant pour l'heure du café. Elle a pris des cartes et le bouquin mystérieux de l'autre jour. Et là j'ai rien compris, Monique me fait tirer des cartes et elle me parle de moi comme si elle me connaissait depuis des années. J'ai flippé, mais je pouvais pas m'enfuir, j'étais chez moi.

27ème jour. Monique a oublié l'ouvrage mystère chez moi. Je suis sûre qu'elle a fait exprès. Bon ben du coup je l'ai un peu lu. J'ai plein de questions à poser à Monique maintenant.

28ème jour, je sonne chez Monique. J'ai pas de réponse. Elle est sûrement sortie, j'insiste pas.

29ème jour. Je cours dans l'escalier, essoufflée j'arrive devant la porte et sonne. Toujours pas de réponse. Je suis en panique devant la porte quand le voisin sort. A mon regard interrogateur, il me dit qu'elle est partie hier matin très tôt à l'hôpital, son frère n'allait pas bien.

31ème jour. J'ai guetté le retour de Monique. En début de soirée, je cours la rejoindre. Installée chez elle, elle m'explique tout. Son frère va mieux. C'est pas le moment mais j'ai besoin de savoir. Je lui déballe mes millions de questions. Enfin presque autant.

32ème jour. Je suis allée ranger un peu ma classe. J'ai pas la tête à ça. Monique elle m'a parlé des âmes, des énergies, des anges … ! Oui je sais c'est étrange, mais ça m'intéresse grave ! Monique me prête plein de livres, elle m'apprend à lire le tarot, à méditer, enfin plein de trucs cool !

40ème jour. J'ai croisé des collègues. Elle m'ont demandé si mes vacances s'était bien passées. Cette année, j'ai pu répondre : « J'ai passé des vacances de rêve « , avec Monique, le monde spirituel et mon âme. Bon ça je l'ai pas dit, je veux pas passer pour une timbrée non plus."

7 Luljeta Bettosini 2017 Boudry

"Des vacances de rêve

Je me prélasse sur la plage de sable blanc , immaculé , comparable à des milliers de perle minuscules , si fines qu'elles coulent entre mes doigts. Une brise légère caresse mon visage , rafraîchissante , elle semble se battre contre les rayons ardents de l'astre chaud pour m'apaiser . Je regarde l'eau translucide qui se fond si bien avec le ciel , comme un miroir et j'imagine les poissons voler dans le ciel leurs nageoires qui ressemblent à des magnifiques voiles , ils nagent et moi je suis hypnotisée par cette transe, ce ballet majestueux . Près de moi , les crabes ocres marchent le long de la plage , droits comme les gardiens de l'île , l'eau me lèche gentiment les pieds me sortant de mon émerveillement , son mélodieux clapotis me berce , similaire à une déesse jouant d'une harpe enchantée, je suis envoûtée. J' admire l'horizon, le ciel n'est pas juste bleu , on peut y voir des nuances de palette innombrables et infinies , passant d'un mélange entre l'azure et le céruléen avec une touche de blanc pour l'éclaircir. La crème solaire que j'avais préalablement étalée sur mon corps miroite , comme si toutes les étoiles de la création étaient venues se poser délicatement , sur ma peau nacrée . Un doux parfum embaume l'air , un mélange de monoïe , de fleurs et de fruits exotiques . Je ferme les yeux , l'espace d'un instant , pour apprécier les bruit aux alentours , j'entends le chant des oiseaux aux milles couleurs . Dans les arbres , ils exécutent une danse effrénée , elle fait battre mon cœur , puis tout s'arrête quand il pose une main sur mon épaule . Lui , il est beau à en couper le souffle . Une mèche rebelle trône fièrement sur son front . Sa peau tannée par le soleil forme un parfait contraste avec ses yeux couleur émeraude , d'une clarté indescriptible. Son nez fin semble narguer les oiseaux du ciel et ces joues sont constellées à quelques endroits de tache de rousseur puis il sourit , un sourire franc , heureux et magnifique , il pose son surf qu'il tenait sous le bras et pose l'autre main sur mon épaule , il me tient fermement , son visage s'assombrit , il me sert fort puis commence à me secouer brutalement comme un vulgaire prunier.

-Julia ! JULIA RÉVEILLE TOI BON SANG !

J'ouvre un œil encore assommée par ce rêve délicieux , mon père vient brusquement de me ramener à ma triste réalité. C'est la fin de l'école et le début de mes vacances de cauchemar. Et oui mon père et ma mère traitres de parents partent à deux en amoureux, pendant que moi je vais me farcir 6 semaines , loin de tous mes amis. Perdue au fin fond de la montagne , dans une vieille masure où il n'y a ni réseau ni poste donc aucun moyen de contacter Emma , Loris et Matthieu . Et bien sûr , les seuls voisins à la ronde sont à quelques dizaines de kilomètres et ne sont pas vraiment très éloquents. Ça promet d'être ennuyeux à mourir.

Je ronchonne en me couvrant la tête avec mon oreiller espérant ainsi fuir tous mes problèmes.

Mais mon père n'est pas du même avis , il m'arrache à mon lit douillet , ouvre en grand les fenêtres laissant passer la lumière qui me brûle les yeux. Il semble mécontent et prononce cette horrible phrase qui me fait trembler de la tête au pied.

- Si tu continues à faire l'enfant gâté on va arriver en retard chez grand maman Sulpicia et tu sais combien elle est à cheval sur la politesse et tout se qui s'ensuit.

Ha oui , j'ai oublié de préciser qu'être perdue au milieux de nul part n'est pas le pire, non ! Le pire c'est de passer tout ce temps avec GRAND-MAMAN SULPICIA ! C'est une ignoble mégère , qui ne vit que pour ces deux affreux matous , qui me fait toujours la leçon sur ce que je dis et fais . Elle est si décrépie que son visage ressemble à une très vieille pomme et son odeur se rapproche du vieux poisson et de la moisissure qu'elle doit sûrement manger sur les murs de sa maison , je ne vois pas

comment c'est possible qu'elle aie une haleine aussi fétide sinon. Normalement , les grands-mères sont adorables , sentent les petits biscuits au beurre et les bonnes confitures faites maison, font des activités, des jeux et rigolent avec leurs petits enfants adorés, alors que la mienne ne m'adresse même pas la parole et reste dans la pénombre, affalée sur son vieux sofa à regarder des feuilletons sur le comportement animalier avec Oscar et Huguenin ces chats sphynx qui m'horripilent au plus haut point.

Enfin bref je vais passer des vacances de rêve..."

6 Etienne Montandon 2300 La Chaux-De-Fonds

"Mes vacances de rêve.

Vous êtes sortis de votre travail et ensuite, qu'avez-vous fait ?

Pourquoi garder le silence ? Il est important que nous le sachions, c'est important pour vous, pour votre santé mentale.

Pendant trois semaines, le monde a perdu votre trace. Aucune nouvelle, aucune dépense, aucune frontière. Vous avez disparu, pfiiit ! et vous voudriez revenir sans nous rendre de compte ?

Nous avons eu peur pour vous, Monsieur L. Vous êtes important, Monsieur L, plus que vous ne pouvez le penser.

Votre silence est infantile et nous ne pouvons pas garantir votre sécurité. Les médias sont sur le coup, une agence de détectives privés a proposé de s'occuper de votre cas gratuitement ! vous êtes une vedette, que vous le vouliez ou non.

Nous voulons votre bien, croyez-le ou non; nous désirons comprendre pourquoi vous vous êtes évaporés. C'est important, c'est primordial.

J'ai regardé le bonhomme au visage impeccable, son nez pointu, ses lèvres pincées me pinçaient, son regard troublé me troublait.

Mes pensées vagabondes cherchent à se coordonner. J'avais froid, j'avais faim mais les mots ne sortaient pas, je restais enfermé à l'intérieur d'une prison alors que je resplendissais de joie.

Pendant trois semaines, je n'ai rien fait qu'ils puissent comprendre. J'ai regardé les étoiles la nuit, les nuages le jour. J'ai côtoyé les arbres, les rivières et les lacs. J'ai surveillé les fleurs et caressé les chemins. J'ai enlevé mes habits, cassé mes lunettes, je n'ai rien possédé que du temps qui passe.

Comme expliquer à cet homme revêche que le pont s'est brisé après mon passage, que je ne me souviens que d'un rêve éveillé ?

de fugitives rencontres et de nombreux repas partagés et rieurs.

et des femmes, des beautés.

et encore...

le babil guilleret d'oiseaux tout petits, d'un vieux poisson de l'ombre qui tirait mes moustaches, d'une musique céleste chantées par des vents triomphants.

Avez-vous des amis, des collègues que nous pourrions contacter ?

Avez-vous bu plus que de raison ? Prenez-vous des drogues ?

Trois semaines durant, j'ai rencontré l'existence, accompagné des orages vers de lointaines contrées. J'ai parcouru, de château en château, de vastes régions pour renverser rois et servantes dans d'opulents fourrés.

Je n'ai rien à dire à ce monsieur. Comprendrait-il les pages, les phrases de mon parchemin voilé ?

La pièce n'a pas de fenêtres. Une seule petite porte et dans le coin, une fourmilière, vide.

Je regarde ses yeux. Il est moi d'habitude. Il est ma solitude.

Il se tait, analyse, réfléchit.

La petite chute d'eau s'écoulait doucement sur mon être mis à nu. Quel bonheur que de voir ces milliers de gouttes puisant en moi toutes ces sarabandes.

Je n'ai plus froid, je n'ai plus faim. Nourri de la tête aux pieds de la chaleur des clairières et des bois.

Autant divers et particuliers, de l'éphémère rencontre au rythme des rivières et du poème volant qui se pose sur mes mains.

de la beauté des gens et de leur douce fragilité.

Que pourrais-je lui dire ? Tout cela est bien étrange. Nos esprits sont tendus. La peur de la connivence, de la faculté de l'homme à se faire des amis.

Soudain, il se lève. Il est plus grand que je ne le pensais.

Il se met à marcher. Cela va vite, très vite. La salle s'allonge.

Je le vois partir au loin et il n'est bientôt qu'un minuscule petit point.

La salle se penche

et je suis englouti dans un trou siphonné. Me voilà chahuté, agité tel un pantin en une glissade sans fin. Ce n'est pas possible, je vais y laisser ma peau, je vais y laisser ma vie !

Que l'on me foute la paix !

Et puis non, je vais lutter. Toutes ces merveilles dans mon âme seront plus fortes que ces indécentes insanités.

Quelques minutes, quelques heures, un temps infini. Ombres et décombres sur une route verglacée..

Rue Victor Ladislas de La Paz, je m'arrête; monte les escaliers rutilants, saluant avec déférence les quidams épars. La pluie est frivole et me griffe le visage. Je traverse la rue.

Devant ma porte, la clé en main. Ma tête, mon corps, mon esprit.

les lumières nettes.

J'entends le chat miauler. Pourrai-je parler ? Tout lui raconter.

Les vacances de rêve sont achevées.

Trois semaines et la vie va changer. Aussi pour le chat."

5 Marie-Christine Offner 1685 Villariaz

"Siméon arriva de la banlieue parisienne début Juillet. Il n'était jamais parti de chez lui, n'avait connu que la précarité et l'indifférence dans sa famille. Avec huit frères et sœurs, le petit dernier n'avait aucune chance de se démarquer ou de profiter de faveurs, surtout quand les moyens financiers manquaient et que, simplement acheter de la nourriture en fin de mois devenait compliqué.

Le garçon de sept ans ne savait pas encore s'il devait appréhender les vacances qui débutaient ou s'en réjouir. Il faisait partie des quarante enfants qui sortaient à l'instant, à la queue leu leu du car en gare de Neuchâtel. Certains avaient le sourire aux lèvres, d'autres pleuraient. Ce n'était pas évident de passer plusieurs semaines dans une famille d'accueil, sans la connaître ni savoir de quelle manière on allait être accueilli. Chaque enfant était muni d'un petit écriteau sur lequel il avait inscrit avec un feutre de couleur son prénom. Ils se mirent sur une ligne attendant que la foule qui patientait se disperse pour venir les chercher.

Petit à petit, les enfants partaient en compagnie d'adultes, voire d'autres enfants. Siméon attendait toujours. « N'y avait-il personne pour l'accueillir ? Sa maman avait-elle oublié de l'inscrire au programme des vacances en Suisse ? ». Il ressentit comme un poing sur le côté droit. C'était habituel quand il était angoissé et chez lui, il y avait matière à s'angoisser. Il était de petite taille ce qui était déjà un désavantage en soi dans son quartier. Sa famille était parmi les plus pauvres, son père était violent, sans travail, et sa mère toujours absente car elle cumulait trois activités professionnelles. Elle était vendeuse à la supérette au coin de la rue la journée, femme de ménage dans des bureaux en début de soirée et serveuse dans un bar jusqu'à la fermeture de celui-ci.

- Ne t'en fais pas, Siméon, Nathalie va passer te pendre. Elle a un peu de retard car il était prévu que sa fille te prenne chez elle pour les vacances mais elle a dû accompagner son mari pour un voyage d'affaires en Suède et elle ne peut plus s'occuper de toi.

La responsable du programme ne l'avait pas rassuré. « Comment ces vacances allaient-elles se passer s'il ne pouvait pas aller où il devait ? ». Siméon n'en menait pas large, sa petite valise informe collée contre sa jambe droite. Il avait envie de pleurer mais chez lui, dans son quartier, les hommes ne pleuraient pas. C'était tous des durs, sans pitié pour les faibles !

Nathalie arriva enfin. C'était une dame d'une septantaine d'années, les cheveux courts et foncés, habillée avec élégance, portant un superbe collier rouge et noir auquel était assortie une grande bague dans les mêmes tons. Elle tenait à la main un immense sac pied de poule.

Elle le prit dans ses bras, lui fit un bisou et dit

- Désolée mon chéri, je suis partie avec du retard de chez moi et impossible de trouver une place de parc pour me garer à proximité. Viens nous allons d'abord manger une vraie glace italienne avant de quitter la ville.

Siméon la trouva extravagante. Il n'avait jamais vu une dame comme celle-ci chez lui. Elle lui paraissait toutefois très gentille et il commença à penser que ces vacances allaient bien se passer.

Les jours passèrent à très grande vitesse. Le petit parisien était de toutes les sorties, de toutes les activités. Il alla visiter la chocolaterie à Courtelary où il confectionna une glace d'été. Il apprécia la promenade à dos de poney dans un ranch. Il fit des châteaux de sable, se baigna et profita de la plage à Colombier. Il passa également une journée au parc d'attractions à Happyland et repartit mouillé après la descente en rafting mais tellement heureux. Les trains à vapeur au Bouveret le captivèrent.

Par-dessus tout, il apprécia les heures passées à la cueillette des fraises, en plein champ, avec Nathalie. Elle était devenue en quelques semaines son idole.

Trois jours avant son départ, Nathalie lui demanda ce qui lui ferait plaisir comme cadeau pour rentrer chez lui. Elle lui avait déjà acheté quelques habits durant l'été mais là, ce qu'elle proposait était différent. Il réfléchit longuement et choisi un sac d'école car il savait qu'il n'y avait aucune chance pour que sa mère lui en achète un.

Il avait passé des vacances de rêve et, il ne le savait pas encore, mais celles-ci allaient restées toute sa vie un merveilleux souvenir, l'image d'un oasis de bonheur, de tendresse dans un monde de privations et de dures réalités."

4 Walter Wenger 2400 Le Locle

Il y a plus de 50 ans de cela, du temps où les téléphones portables étaient encore de la science fiction, le Tessin était la destination de vacances favorite du Suisse Romand moyen. Pendant ces jours de grande affluence, le col du Gothard était saturé. On disait que parmi les voitures de l'époque, les Citroën 2cv étaient les plus rapides. Souvent en tête des colonnes, et donc les premières à pointer leur capot en tôle ondulée au sommet du col. Les vacanciers qui rejoignaient la Riviera Suisse par le train, assistaient ébahis au spectacle qu'offrent les sept tunnels hélicoïdaux dans la région de Wassen. Tout le monde se mettait aux fenêtres, pour voir les trois apparitions de l'église de ce village. Fermez les fenêtres à présent! Nous allons avaler les quinze kilomètres du tube principal et le Tessin s'ouvrira à vos yeux. Terminus, Locarno, tout le monde descend! Bonjour lac Majeur, île Brissago, Piazza Grande. Vive les soirées arrosées dans les grottos et que crépitent les Kodack instamatic, le top des appareils photo de l'époque. Les casquettes blanches, signe distinctif de l'horloger en vacances étaient largement présentes dans cette charmante cité. La plupart des ouvriers de l'horlogerie n'avait alors que deux semaines de vacances. Autant dire que les syndicats de ces travailleurs avaient encore du pain sur la planche! C'était donc assez vite l'heure du retour. Nombreux étaient les vacanciers qui rentraient par la ligne des Centovalli. Ce jour là ce petit train était pris d'assaut par une foule impressionnante, si bien qu'il fallut accrocher un wagon supplémentaire pour satisfaire aux nombreux vacanciers. Même ce wagon d'appoint était bondé lorsque le chef de gare donnait le départ du convoi. Passé Verscio, le village à Dimitri on entrait dans le vif du sujet. Le parcours aux quatre-vingt viaducs et non moins de trente tunnels. Le convoi était à peu près à mi-parcours quand le jeune contrôleur, coiffé de sa casquette, muni de sa pince et sa grande sacoche arriva dans ce dernier wagon. Il plaisantait avec les voyageurs quand soudain un bruit suspect les surprit. Que se passe-t-il? L'avant du convoi poursuivait sa route direction ouest tandis que le wagon de queue resta sur place, puis se remit en mouvement, mais horreur, dans le sens contraire de la marche initiale.Il revenait sur ses pas à la vitesse de dix, vingt, puis de plus en plus vite pour atteindre les quatre-vingt kilomètres heure. Il traversait un premier tunnel, un pont puis un autre tunnel. Une panique générale s'était installée. Le contrôleur connaissant les lieux savait que le virage après le grand pont leur serait fatal. Il fallait agir et vite! Il se fraya un chemin à travers la foule paniquée pour arriver à l'extérieur sur le petit perron où sa casquette s'envola illico presto. Il tourna ensuite de toutes ses forces la manivelle sensée freiner la machine. Miracle! la voiture ralentit puis finit par s'immobiliser, il était temps, en plein milieu du grand pont. Mais quand un premier voyageur voulut mettre un pied à l'extérieur, il se trouvait ô surprise devant un gouffre de cent mètres de profond. Il n'y a pas de doute, ils resteront prisonniers de cette voiture jusqu'à l'arrivée des secours. Le soleil allait se coucher et toujours pas de secours à l'horizon. La perspective de passer la nuit à l'intérieur de ce wagon maudit devint de plus en plus évidente. Il n'était pas question de se laisser abattre, Merlot fromage et salamis firent leur apparition. Sous l'effet de l'alcool, les langues se délièrent. Les "wie,wann,wo" des germanophones croisaient le fer avec les "qui, quoi, comment" des francophones, tandis que les italiens parlaient avec les mains. Quand deux d'entre eux déballèrent mandoline et accordéon, l'ambiance devint euphorique. Certains se mirent à danser dans les couloirs étroits du wagon en péril. Et au moment de jouer des slows, quelque baisers volés se transformaient peu à peu en baisers passionnels. Finalement la plupart des voyageurs étaient tombés dans les bras de Morphée, sinon comme ce héros de contrôleur dans les bras de la plus jolie de ses admiratrices. Il fit un rêve étrange. Il vit dans son sommeil la mort, personnalisée par une lueur au bout d'un tunnel, s'approchant, devenant aveuglante, de plus en plus. Quand la perspective de mourir dans les bras de cette fille lui procura la plus douce des sensations, un sifflement tout proche le ramena à la réalité. Zut, les secours sont arrivés! Des vacances de rêve? Peut-être pas.

3 Alice Jacot-Descombes 2400 Le Locle

"Des vacances de rêve" ... et inoubliables, je les ai passées dans une ferme d'antan à 1000 mètres d'altitude dans le canton de Neuchâtel, exploitée par l'un de mes oncles, son épouse et leurs enfants,

C'était l'´été. J'avais 10 ans !

Le premier jour, j'avais l'ennui; en pleurs, je me glissais discrètement dans le poulailler où je racontais mon chagrin aux poules. Leur caquètement m'apaisait !

Les soins aux vaches, cheval, poules, lapins, chats, chien de garde, ainsi que les travaux des champs occupaient nos journées. La traite d'une vingtaine de vaches se faisait deux fois par jour, à la main. Le fermier, en équilibre sur un tabouret de bois, le front appuyé contre la vache, exécutait des gestes calmes pour que jaillisse règulièrement le lait de chaque pis, récolté dans le ""seillon"". Chaque soir, le lait était transporté à la laiterie située à quelques kilomètres, en aval. Les boilles étaient solidement attachées sur un char à banc, tiré par le cheval de la ferme, ""Lolotte"". En descendant, ma cousine et moi étions installées sur le banc, mais en remontan la côte, nous devions marcher à côté du char pour ne pas fatiguer ""Lolotte"" ! Le bien-étre de l'animal était une priorité ,

Une fois par semaine, le pain était pétri soigneusement et enfourné, en quantité suffisante pour nourrir 8 personnes, trois fois par jour. Les légumes

cultivés dans le jardin de la ferme étaient cuisinés pour les repas principaux.

Une tâche qui m'incombait consistait à ""baratter"" la crème pour en faire du beurre; une fois la consistance voulue on le mettait dans un moule de bois gravé; on obtenait un beurre fermier délicieux, orné de jolies édelweiss ,

L'eau était pompée dans la citerne, ce qui demandait de gros efforts pour la grande lessive qui ne se faisait qu'une fois par année. Le linge était lavé avec de la cendre et étendu sur de grandes cordes soutenues par des ""crosses"" de bois. Les draps, d'un blanc immaculé, flottaient au vent et sèchaient rapidement,

De temps à autre, nous avions la visite d'une voisine. Sachant qu'elle avait parmi ses ancêtres, une rescapée du Titanic, qui s'appelait Marthe Jerwan, née Thuillard, je la pressais de questions ! C'est avec une attention toute particulière que j'écoutais le récit de cette tragédie de 1912. Je voulais savoir si elle avait eu très très peur, comment elle avait été sauvée, etc. etc.

Je tremblais pour elle ! Heureusement, elle a vécu des jours heureux à New-York !

Un autre voisin, lui, racontait qu 'un matin de 1883, ses parents ont découvert que la neige entourant la ferme était rougeâtre ! Quel mystère pouvait bien en être la cause ? C'est beaucoup plus tard que l'on a soupçonné que l'explosion du Krakatoa, un volcan indonésien, avait dispersé des cendres sur toute la planète !

Un moment attendu pendant ces vacances inoubliables, c'était l'extraction du miel ! En outre, nous allions cueillir des petits fruits de la forêt pour en faire de délicieuses confitures. Ah les tartines de miel et de confitures étalés sur le pain produit à la ferme, un souvenir inoubliable !

Parfois, nous avions de grosses frayeurs à la ferme: lorsque l'orage grondait, nous recevions l'ordre d'étre prêt à sortir de la maison rapidement,

Le souvenir de la foudre tombant sur la cheminée et brûlant le fourneau de la cuisine était présent dans tous les esprits !

Si les travaux domestiques du lundi au samedi, étaient intenses, la vie culturelle du dimanche l'était tout autant. Mon oncle, avec son col de chemise empesé, cravaté, très digne, nous réunissait dans le salon de la ferme pour écouter les artistes invités, une pianiste, un violoniste et une cantatrice ! Pour cette occasion, ma tante confectionnait de grands et délicieux gâteaux cuits dans le four à pain !

Une fois l'an, un colporteur appelé ""Pétard-Baromètre"" se déplaçait de ferme en ferme. Il avait une espèce de ""caisse"" qu'il portait sur le dos, dotée de petits tiroirs contenant du fil, des boutons, des bobins de soie, de la ficelle, des ""imperdables"" (épingles de nourrice) des clous, des vis... bref, après son passage, nous étions pourvus pour raccommoder et réparer !

Nous n'avions pas d'eau courante, pas de téléphone, pas de frigidaire, pas de machines à laver la vaisselle et le linge, tout ce qui fait le ""bonheur"" d'aujourd'hui... mais nous avions l'essentiel et nous étions heureux !

Le dernier jour de ces ""vacances de rêve... j'allais dire au revoir aux poules, en pleurant !

2 Sahinli Erika 1752 Villars-sur-Glâne

"Le matin, nous avons commencé la visite de Marrakech en nous rendant au jardin de la Ménara, situé à proximité du centre-ville. Sur la route, j'ai été surprise de découvrir la circulation dense de l'Avenue Mohammed V. Certains touristes se déplacent en calèche, d'autres réalisent des randonnées à dos de chameau, c'est assez dépaysant !

Dans les jardins de la Ménara, on découvre une quarantaine de variétés d'oliviers, ainsi que le système d'irrigation mis en place, vieux de plus de 700 ans. C'est un grand bassin situé à côté d'un pavillon qui a pour rôle de réservoir. J'ai beaucoup apprécié la visite de ces jardins, c'est l'occasion de faire une jolie balade et de souffler un peu, car l'ambiance y est relativement calme, comparée au tumulte de la place Jemma-El-Fna, que j'ai eu l'occasion de découvrir dans l'après-midi…

Nous avons ensuite pris le taxi en direction de la mosquée Koutoubia. Plutôt que de nous déposer à proximité de la Koutoubia, le chauffeur a préféré nous déposer à proximité, devant le magasin de son cousin en nous en encourageant à y rentrer… Cela nous a surpris au début mais au Maroc, c'est comme ça… nous avons donc rejoint la Koutoubia à pied ! Cet édifice religieux représente l'art des Almohades (même si la construction de ce monument a débuté sous la dynastie des Almoravides au 12° siècle). Cette mosquée est aussi appelée la "mosquée des libraires" car elle se situait au souk des marchands de manuscrits. L'architecture extérieure de la Koutoubia, et notamment du minaret vaut vraiment le coup d'œil. Le parc situé autour de ce monument est aussi très paisible et appréciable.

Nous avons déjeuné puis nous avons marché dans le quartier de la Kasbah pour rejoindre les tombeaux saâdiens. J'ai apprécié la décoration et la beauté des tombeaux. Ces derniers datent du 16° siècle mais ils auraient été découverts puis restaurés seulement au début du 20° siècle. Le mausolée le plus surprenant est celui qui est composé de 12 colonnes et qui abrite la tombe du sultan Ahmed El Mansour de la dynastie des saâdiens.

Départ ensuite en direction du palais de la Bahia. Ce bâtiment du 19° siècle vaut vraiment la peine d'être visité, rien que pour découvrir sa superbe architecture marocaine. A l'époque, c'était le palais le plus majestueux du Maroc. Le "palais de la belle" était en fait un cadeau du vizir pour sa favorite. On y découvre comment vivait Ahmed ben Moussa et ses 4 épouses, sans oublier ses 24 concubines. Les pièces sont décorées de marbre, de peintures sur bois, de vitraux et de sculptures. Les patios sont tout autant superbes. Aujourd'hui, une partie de ce palais de 8.000 m2 est ouvert aux visites, accueille des expositions d'art et une autre partie privée servirait d'hébergement pour la famille royale marocaine.

Nous nous sommes aussi rendus au musée des Beaux-Arts Dar SI-Saïd. En y allant, j'ai apprécié de découvrir un joli quartier composé de jolies ruelles et d'impressionnants riads. Je ne suis pas très "musée" mais j'ai tout de même apprécié d'en découvrir un petit plus sur l'artisanat marocain et sur la culture. Il y a par exemple de jolies présentations de bijoux, de costumes et de poteries. D'autant que la décoration du Musée et le bâtiment qui l'abrite est plein de charme.

Puis direction les souks de Marrakech… C'est bien sûr une étape incontournable pour découvrir pleinement cette ville impériale. On se promène donc dans ses étroites ruelles ou les souks de petite taille se succèdent. La foule est présente et on se bouscule presque pour avancer, sans parler des mobylettes qui déambulent de tous les côtés… On y apprécie le charme des objets traditionnels marocains (babouches, tapis, services à thé…), on s'enivre de la bonne odeur des épices, on apprécie l'ambiance assez particulière, mais on y achète rien ! D'une échoppe à l'autre, les prix passent du simple au double. Bien sûr, il faut négocier les prix mais je ne supporte pas la pression de la part des commerçants. Ils feront par exemple tout pour vous vendre un T-shirt beaucoup trop petit et j'en

passe. Toutes les occasions sont bonnes pour nous demander une pièce (une photo, demander son chemin…). Cela restera cependant un moment inoubliable !

Globalement, je garde de bons souvenirs de mon voyage à Marrakech. C’est une ville surprenante, trépidante, à l’architecture merveilleuse. Un à deux jours permettent de découvrir les principaux attraits de Marrakech."